

Libretto

THEODOR PLIEVIER

BERLIN

roman

Traduit de l'allemand par

MADELEINE LAVAL

et

RENÉ et ÉLISABETH CHENEVARD

Libretto

Traduction : 1^{re} et 2^e parties par Madeleine Laval
3^e et 4^e parties par René et Élisabeth Chenevard.

Titre original :
Berlin

Malgré les démarches entreprises par l'Éditeur,
les ayants droit du traducteur n'ont pu être joints.
L'Éditeur les invite à se mettre en relation avec ses services.

Tous les droits de reproduction et publication de cet ouvrage
appartiennent au Verlag Kurt Desch Munich-Vienne-Bâle, 1954.

ISBN : 978-2-36914-479-3

Theodor Plievier est né à Berlin le 12 février 1892. Très tôt passionné de littérature, Plievier entre pourtant à seize ans en apprentissage chez un stucateur qui l'entraîne à voyager à travers l'Empire allemand, en Autriche-Hongrie et aux Pays-Bas. Cependant, il ne choisit pas cette voie à la fin de sa formation, mais s'engage dans la marine marchande et se rend, cette fois, en Amérique du Sud, où il restera quelque temps pour travailler. De retour en Allemagne il est recruté par la marine impériale alors que la Première Guerre mondiale est déclarée. Privé de la possibilité de mettre le pied à terre durant quatre cent cinquante jours, il entre en rébellion et se convertit au communisme. En novembre 1918, il participe aux émeutes qui accompagnent la chute de l'Empire allemand. Après la révolution de Novembre, il participe à la création de la maison d'édition anarchiste des Douze. En 1924, après avoir perdu ses deux enfants, morts de malnutrition durant la crise de l'inflation, il commence une carrière de journaliste et de traducteur. Quelques années plus tard, il publie son premier livre, *Les Galériens du Kaiser*, récit très critique sur la marine impériale. En 1933, il émigre en URSS quand ses livres sont condamnés à l'autodafé. *Stalingrad*, premier volume de sa célèbre trilogie, est publié en 1945. Ce roman pour lequel il est allé recueillir de nombreux témoignages de prisonniers allemands est censuré en URSS, mais sera traduit en vingt-six langues. La même année, il retourne en Allemagne, à Weimar, comme fonctionnaire de l'Armée rouge. Toutefois, en 1948, il rompt

avec le système soviétique. Après un dernier voyage dans son pays natal, il part s'installer sur le bord du lac de Constance en Suisse, où il écrit successivement les deux derniers volumes de sa trilogie, *Moscou* (1952) et *Berlin* (1954) ; il meurt l'année suivante à l'âge de soixante-trois ans.

PREMIÈRE PARTIE

Tes mains m'ont créé avec art
et soigneusement modelé, mais
ensuite, tu t'es employé à me
détruire.

Livre de Job, X, 8.

- À Berlin !
- J’arriverai sans doute trop tard !
- Possible, mais nous avons ordre de vous mettre en route.

La transmission du télégramme émanant du bureau du personnel, à Zossen, et désignant le colonel Zecke comme instructeur des commandants de régiment à l’école du génie de Karlshorst, avait demandé plusieurs semaines avant de parvenir à Prague, dans les bureaux de Zecke à l’état-major. Entre le jour de l’expédition et celui de l’arrivée, il y avait eu des nuits entières de violents bombardements sur Berlin, et aussi l’anéantissement de la ville de Dresde, qui avait entraîné l’interruption de la circulation et des communications postales et télégraphiques.

– Ce sera sûrement trop tard ! objecta encore une fois Zecke.

Il n’avait aucune envie, en ces moments où la débâcle n’était plus qu’une question de jours, de quitter Prague pour Berlin, que tout semblait destiner à être le centre du maelström dans lequel l’Allemagne se trouvait entraînée. Le maréchal Joukov était sur l’Oder avec des Russes, des Sibériens, des Cosaques ; plus loin au sud, au bord de la Neisse, Koniev, avec des tanks, de la cavalerie, avec des Ouzbeks, des Turkmènes, et le ban et l’arrière-ban de l’Asie qui pouvait, à tout instant, se transformer en une avalanche qui écraserait

tout. À l'ouest, Américains et Anglais avaient forcé le passage du Rhin à Remagen et à Oppenheim, puis entre Rees et Wesel; ils avaient encerclé la Ruhr et pénétraient plus avant dans le Reich. Au sud, les Français franchissaient les Vosges et cernaient déjà la Forêt-Noire.

Zecke regarda par la fenêtre.

Dans la cour du quartier général, le vieux tilleul était couvert de gros bourgeons qui allaient éclater pendant la nuit; la cour et les rues et les places, les quartiers paisibles de la ville que traversait la Moldau allaient aussi se parer de fraîche verdure.

C'était en avril 1945 – par une chaude journée de printemps.

– Rien à faire, Zecke, dit l'officier adjoint du général. Faites-vous donner à la cantine une bouteille de cognac pour le voyage.

Il comprenait d'autant mieux les hésitations du colonel et sa répugnance à échanger Prague contre l'enfer de Berlin que tous se connaissaient bien et depuis longtemps, au quartier général; tous jugeaient avec un froid scepticisme la situation militaire et, plus particulièrement, l'impasse dans laquelle le Reich d'Hitler se voyait acculé.

Il n'y avait rien à faire.

Le colonel Zecke prit sa feuille de route.

L'officier adjoint du général haussa les épaules d'un air impuissant et ce fut la dernière image que le colonel emporta de lui. Le lendemain, avant l'aube, à la gare que l'on avait appelée gare Wilson après l'effondrement de 1918, il prit le train de Berlin. Oui, le train de Berlin. Zecke n'en fut persuadé que lorsqu'un employé lui eut assuré qu'aucun autre train ne partirait pour la même destination. Il voyait pour la première fois l'un de ces nouveaux express militaires, ces wagons à bestiaux, bizarrement aménagés avec d'étroites fentes en guise de fenêtres (le verre était devenu un article

rare dans l'Allemagne bombardée), des bancs de bois et, à mi-hauteur, des cloisons pour séparer les compartiments.

Adieu, îlot de paix, pensa Zecke.

Pendant plus de deux ans, l'état-major avait été pour lui une retraite sûre. Depuis l'effondrement – son effondrement personnel devant Moscou, suivi d'un congé de convalescence –, il n'avait plus quitté la section des effectifs et du ravitaillement. Il n'y était pas resté entièrement inactif et n'avait pas eu à se préoccuper uniquement de sa propre sécurité. En dehors de la routine du service, il lui restait assez de temps, et, à l'occasion de chaque déplacement pour raison de service (on en obtenait facilement à l'état-major), il avait pu rendre des visites ou porter du courrier, contribuant ainsi à resserrer les mailles du filet. Jusqu'à ce que, le 20 juillet, la bombe préparée, tel un boomerang, retombât sur la tête des conjurés, déchirant le filet et laissant les derniers d'entre eux trembler au bout des mailles isolées auxquelles ils restaient encore accrochés. Organiser des attentats ne semblait pas être précisément le métier qui convenait à des généraux prussiens. Il manquait bien des conditions de réussite : un élément ouvrier bien organisé, une fronde militaire véritable, la possibilité de regrouper les noyaux d'opposition disséminés dans le pays.

Le colonel Zecke s'était levé ; il fit un tour dans le wagon. On voyait que le train venait de Prague, ville qui, depuis longtemps, servait de plaque tournante à tous les champs de bataille du sud-est. Il y avait sur les bancs des officiers de tous grades. Des officiers et aussi des hommes de troupe ; des soldats en mission, des blessés, des convalescents et encore ceux qui, munis de quelque feuille de route, sillonnaient le pays, allant de ville en ville et essayant de passer le temps dans les trains jusqu'à la fin, en se nourrissant d'une soupe aux pois dans les gares. Ils étaient nombreux, mais il y avait aussi les autres, ceux qui étaient prêts à tenir jusqu'au bout,

et ceux-là étaient en majorité. Toutes les armes étaient représentées dans ce train. Mais il fallait bien s'y connaître pour pouvoir les distinguer encore, car les uniformes, en raison de leur mauvais état, se ressemblaient tous. Les cuirs n'étaient plus entretenus, les bottes étaient sales, les cols ouverts ; les hommes étaient coiffés de casquettes froissées et plantées de travers ; la cigarette au coin des lèvres, mal rasés, les mains sales, ils étaient négligés jusque dans leurs attitudes, et il semblait aussi tout naturel que le colonel, regardant tout cela avec intérêt, ne fût salué de personne. Battus sur tous les champs de bataille de l'Europe, ils étaient maintenant fatigués, unis dans une commune misère, et tous les visages étaient patinés par la catastrophe. Pourtant, il ne fallait pas leur parler, à ceux-là, de capituler sans condition ! Non, messieurs, un tel mot d'ordre ne serait pas en mesure d'abrégé la guerre : il ne pourrait que multiplier les sacrifices des participants. Un tel mot d'ordre, de ce côté-ci du front, suffirait à remettre sur pied les hésitants, les vaincus, pour ne pas dire les morts.

Zecke avait repris sa place près de la fenêtre. Des bois, des champs, des paysages doucement vallonnés. Pays de Bohême, pays sans cesse en état de dépendance, depuis des milliers d'années ; les maîtres changent, les conflits d'ordre politique, social ou religieux sont toujours là. Et les forêts sont toujours là, et les nuages au-dessus des forêts. Zecke regarda le ciel bleu. Dans le compartiment voisin, la conversation s'estompa. L'une des voix éveillait en lui un souvenir, une image confuse de neige qui tombait. Il ne pouvait plus se tenir éveillé et finit par s'endormir tout de bon. Le train laissa derrière lui la Moldavie, traversa le massif de grès de l'Elbe, suivit le cours de ce fleuve et ne s'arrêta pas même à la gare frontière de Tetschen-Bodenbach. Zecke rattrapa son sommeil en retard et ne se réveilla que lorsqu'il sentit les roues tourner au ralenti, et rouler comme sur un tapis de caoutchouc qui amortissait les cahots.

Il regarda par la fente.

Ce qu'il vit était – ou plutôt avait été – Dresde.

C'était donc cela! Une charrue gigantesque était passée sur la terre, laissant derrière elle un lamentable paysage de ruines. Rien ne restait des grands hôtels; pourtant, il y en avait eu là cinq ou six, les uns à côté des autres. Maintenant, c'était un amoncellement de tuiles et de mortier, puis un autre et encore un autre, vague après vague. Parmi les décombres, une colonne, une voussure de fenêtre, parfois une maison, la moitié creuse d'une tour fendue, une église décapitée, les célèbres façades de Dresde figées dans leur chute, avec des aspects de fantômes, et recouvertes d'une couche de suie et de fumée. Rayée de la carte, tout simplement...

Qui avait parlé un jour de rayer des villes de la carte? Qui avait commencé à le faire, et qui avait continué? Dieu du ciel, quand cela finirait-il? À quoi cela mènerait-il? Là, dans cet océan de décombres, s'élevait aussi jadis la Frauenkirche, et il n'y avait pas encore tellement longtemps qu'il s'était trouvé dans cette église et qu'il y avait entendu le *Requiem* de Wolfgang Amadeus Mozart.

Devant lui, près de lui, des uniformes; la vaste nef résonnait des accents d'une piété profonde; dans son cœur, il n'y avait place que pour le souvenir de celui qui fut honteusement exécuté. Les amis s'étaient réunis là et avaient accepté d'être mêlés aux visiteurs officiels (dignitaires et titulaires des hautes distinctions du Troisième Reich).

– *Dies irae, dies illa...*

Le feld-maréchal von Witzleben, pendu à un crochet de boucherie.

Les tortures de son ultime chemin – on a peine à croire que de telles choses aient pu exister – fixées sur une bande de film. Éternelle honte... ce n'est pas celui que couvre l'opprobre, mais les pharisiens aux robes éclatantes qui sont souillés. Ce n'est pas le feld-maréchal avec le geste pitoyable de ses mains

(il dut, pendant le procès, tenir son pantalon, car on lui avait enlevé ses bretelles), ce n'est pas celui que l'on avait livré aux railleries, mais le président du tribunal, avec ses mugissements, et le ministre de la Propagande, avec son projecteur sur les lieux de l'exécution, et le monstre bien installé pour voir se dérouler le film qui sont cloués au pilori pour l'éternité et ne pourront jamais s'en détacher.

Witzleben, Hassel, Hoepfner, Moltke... et des centaines d'autres, pendus, abattus, fusillés, et des centaines encore, des milliers, travailleurs, étudiants, femmes... ce sont eux que le Seigneur appela par leurs noms, et qui lui appartiennent, et qui seront là, quand l'Allemagne renaîtra.

– *Dies irae, dies illa...*

Les roues tournent au ralenti et le train passe sur le pont de l'Elbe qui vient d'être rendu à la circulation. Le rideau du temple déchiré au milieu. La Frauenkirche fendue de haut en bas. Les orgues, les vitraux et les magnifiques fenêtres rococo, fondues en forme de boules multicolores, tout cela était enfoui sous les décombres.

– *Dies irae, dies illa...*

Enfouis également les graffitis et les fresques, enfouis encore ou cachés dans de profondes fosses les tableaux de Raphaël, Giotto, Holbein, Dürer, Cornelius. D'un sourire de l'Europe, il ne restait que de la poussière.

Grands Dieux... et vous Roosevelt et Churchill!

Était-ce inévitable? Fallait-il que les exigences de Staline – il paraît que le bombardement devait concorder avec l'offensive russe – fussent ainsi satisfaites? Pourtant la gare, le plus grand nœud ferroviaire d'Allemagne, restait intacte au milieu de la ville détruite! Depuis l'époque des rois saxons, Dresde était considérée comme une ville pour fonctionnaires et officiers en retraite. Une bourgeoisie tranquille et retirée y vivait. De jeunes mariés en voyage de noces flânaient à travers ses célèbres galeries. Dans les livres d'or des petits hôtels, on

pouvait lire les noms de Dostoïevski, Tchaïkovski, Balzac, George Sand, Lord Byron. Et Dresde, bien sûr, sert aussi de gare de triage et de plaque tournante pour le ravitaillement. Mais la gare intacte ? Elle reste une énigme.

Et il y a encore une question qui reste sans réponse, qu'on ose à peine aborder et qui vous donne le vertige : la phase finale de la grande bataille de la Volga – il y avait déjà deux ans de cela – avait fait deux cent mille victimes et l'Allemagne entière était consternée, sur l'Allemagne entière flottaient des drapeaux noirs. Ici, le nombre des victimes qui, au cours de deux nuits, avaient été ensevelies sous les décombres n'était pas moindre : il était même supérieur. Là-bas, c'étaient des soldats, ici des retraités, des ouvriers, des employés, des femmes jeunes et vieilles, des enfants et des réfugiés ; et pourtant, cela n'avait suscité aucune journée de deuil national.

– On ne pourra jamais compter combien de morts gisent sous cet amas de mines.

– Même auparavant, personne ne comptait plus les réfugiés.

– Mais vous-même, capitaine, ne vous êtes-vous pas trouvé dans cet enfer ?

– Oui, j'y étais ; j'étais arrivé le jour même et me rendais à l'état-major, répondit le jeune capitaine.

Il portait au cou la Croix de fer. « Boehlke » avait-il dit pour se présenter avant de s'asseoir. Il semblait peu disposé à parler de ce qui s'était passé. Mais il raconta cependant que la chaleur croissante était devenue telle que, ne pouvant plus la supporter, il était sorti d'une cave, comme tout le monde, qu'il avait couru à travers des rues brûlantes et avait essayé, comme tout le monde, de gagner les espaces libres de la ville.

– Dans le grand parc, je me suis trouvé mêlé à la foule des fugitifs qui attendaient là avec leurs petites charrettes. Inimaginable... les gens couraient en tous sens, ne sachant

plus que devenir. Les rafales de mitrailleuses des avions qui volaient en rase-mottes ratissaient les voitures, et cette foule traquée était en proie à la panique.

– Aviateurs terroristes...

La voix venait du compartiment voisin. C'était cette même voix qui, quelques instants plus tôt, avait éveillé chez le colonel Zecke un léger souvenir. Là s'était installé un jeune commandant ; il portait un bras en écharpe ; cette fois, la voix était anxieuse et Zecke retrouva soudain l'identité de cet homme. C'était Hasse, qu'il avait d'abord connu lieutenant, puis capitaine ; en tant que capitaine, il l'avait eu pour officier adjoint. C'était devant Moscou, dans un tout petit village, au bord de la Nara. La cabane oscilla. La fenêtre vola dans la pièce. Avec les débris, avec la lampe à pétrole qui avait été balayée de la table, avec la neige qui pénétrait, il gisait, lui aussi, sur le sol. Le visage qui se penchait sur lui – près du médecin qui lui administrait une piqûre de strophanthine – était celui de son adjoint Hasse. Une crise cardiaque – il s'était passé assez de choses pour en provoquer une : la retraite précipitée, la confusion générale, les lourdes pertes. Et pour comble, cette nuit-là, le commandant de la division avait disparu dans la neige sans laisser de trace et pour ne jamais plus réapparaître.

Maintenant Hasse était là.

Le commandant Hasse ; une voix sèche, un peu frêle.

– Aviateurs terroristes.

En bas c'était la ville, dévastée en une nuit, et les longues files de dunes immobiles servaient maintenant de tombes gigantesques aux habitants.

Le capitaine Boehlke dit encore quelques mots. Chaleur, fumée, désespoir, clarté aveuglante, des êtres chassés comme des feuilles sèches, brûlant comme des feuilles sèches. Il racontait tout cela, et aussi qu'on l'avait trouvé à l'abri du souffle embrasé de l'incendie, qu'on l'avait plongé dans l'eau et qu'on l'en avait retiré.

– Aviateurs terroristes... répétait Hasse d'une voix monotone.

Il n'y avait en fait pas grand-chose à redire à cela ; mais Zecke, qui était déjà sur le point de se lever pour aller dire bonjour à son ancien adjoint, resta à sa place. Vraiment rien à redire?... Et Oradour-sur-Glane, et Lidice, et Treblinka, et Auschwitz, et le gaz Zyklon B, et les opérations «Nuit et brouillard», et les montagnes d'ossements humains sortant des fours crématoires et des chambres à gaz, et les innombrables centaines de milliers d'autres, encore destinés à périr, et l'extermination élevée à la hauteur d'un principe d'État, cela nous va bien, de parler de terreur ! Mais... où était la fin de toutes ces horreurs ? Comment cesseraient-elles jamais ? Que Dieu nous assiste, et assiste aussi les autres !

– S'il y en a un qui saute, courir vers lui sans hésiter, lui botter la gueule, la défoncer ! Chacun d'eux l'a cent fois mérité.

C'était encore Hasse.

Zecke restait toujours assis.

Le train laissa les ponts derrière lui, se retrouva dans la campagne, gravit une pente longue et douce. Le long de la voie il y avait une route ; de l'autre côté, au-delà de l'Elbe, une autre route.

La conversation changea de sujet.

– Où veulent-ils donc se rendre, eux et les autres ?

– Les uns vont en Tchéquie, les autres vers le nord.

– Ils sont complètement fous !

– Qui ne l'est pas, aujourd'hui ?

Sur la route, des fugitifs étaient attelés à leurs charrettes ; sur l'autre route, au-delà de l'Elbe, d'autres fugitifs étaient aussi attelés à leurs charrettes. Mais, tandis que les uns allaient vers le nord pour se mettre en sûreté, les voitures des autres, fuyant devant les Russes, ballottaient vers le sud. Les chariots cahotaient lourdement – bien trop lentement au gré des êtres traqués qui y étaient assis ou couraient auprès d'eux. Un fol

espoir les poussait en avant. Ils avaient une longue route derrière eux; tout aurait-il donc été inutile, la faim, le vent, les larmes, les morts abandonnés au bord du chemin? Chacun cherchait le salut dans la fuite, dans le mouvement, dans le fait d'aller toujours plus loin. Aucun ne semblait s'aviser que cette fuite vers le nord, comme cette fuite vers le sud, aboutirait à une impasse; aucun n'avait le courage de rester sur place pour attendre l'arrêt du destin.

– En va-t-il d'ailleurs autrement dans ce train? demanda Zecke en regardant le jeune capitaine Boehlke.

Le capitaine avait franchi les murailles croulantes et les feux du Jugement dernier; maintenant il était là, dans ce train de Berlin, prêt à reprendre du service comme officier adjoint d'un grade supérieur. Et le diable l'avait tenu entre ses mâchoires, et l'avait recraché, et non seulement lui, mais d'autres encore et beaucoup de ceux qui étaient assis là, et maintenant ils se rendaient Dieu savait où, parce que leur service les y envoyait, ou parce qu'ils devaient rejoindre un nouveau poste et reprendre là-bas le fil au point où il s'était rompu en tombant de leurs mains. Et Hasse, lui aussi, était là. Il était passé devant le compartiment et s'était arrêté.

– Bonjour, mon colonel!

– Sapristi, Hasse, c'est donc bien vous!

– Quelle surprise!

– J'avais déjà reconnu votre voix tout à l'heure, mais je n'étais pas très sûr. Asseyez-vous donc, Hasse. Il y a encore une place ici.

– Eh bien, bonjour, et Dieu vous garde, et Heil Hitler!

Ainsi Dieu, et Hitler, et tout à la fois, et où allez-vous, et d'où venez-vous, et vous souvenez-vous, et rappelez-vous donc...

– Et cette fois-là, sur la Nara, comment cela s'est-il terminé?

Ils étaient assis côte à côte, l'ancien commandant du régi-

ment et son successeur qui, en cet hiver de 1941, avait repris le commandement de ce régiment, réduit à un tout petit groupe, et, par la neige et le vent, l'avait ramené à Ioukhnov.

Hasse, lui aussi, avait été pris dans les mâchoires du diable, recraché, ressaisi entre ses dents, de nouveau relâché et dédaigné encore une troisième fois, sans doute parce qu'il n'était pas assez cuit pour son palais et qu'il était trop fade et indigeste à son goût. Il n'y avait pas que la voix de Hasse qui fût sèche ; dans toute sa personne il avait quelque chose d'aride ; c'était déjà très sensible autrefois, mais toutes les épreuves qu'il avait traversées depuis n'avaient pas eu prise sur lui. Il avait échappé à l'enfer de neige devant Moscou ; un an plus tard, il s'était trouvé dans la fournaise de Stalingrad et on l'avait évacué par avion avec une blessure au bras. Maintenant il revenait de la région de l'Acropole, de Grèce. Son ancienne blessure s'était rouverte ; il voulait aller à Berlin, pour y suivre un traitement ou un complément de traitement, et passer ensuite son congé de convalescence dans sa famille.

Vint le moment où tout fut dit et où Zecke et Hasse ne surent plus de quoi parler. Hasse se tourna vers le capitaine Boehlke. La division de Boehlke se trouvait sur le front de Courlande. Plusieurs mois auparavant il avait été affecté à l'E.-M. de C.A., à Potsdam. Puis il avait suivi, au quartier de cavalerie de Potsdam, le cours d'officiers adjoints supérieurs ; enfin il avait été envoyé à Prague où il devait prendre du service comme officier adjoint en second auprès d'un général d'artillerie. Mais son général avait quitté Prague. À Leitmeritz, où on envoya Boehlke, il ne trouva que quelques éléments du train. Là, il apprit que le général avait reçu une nouvelle affectation et était parti pour Dresde où il devait attendre de plus amples instructions. À Dresde, il était tombé en plein bombardement, avait été transporté sans connaissance dans un hôpital militaire ; maintenant il était en route pour Berlin et devait se présenter à Potsdam à son général.

Boehlke était très jeune encore, bien trop jeune, à vrai dire, pour un capitaine, car la disproportion entre l'âge et le grade était toujours suspecte. Mais il avait le visage ouvert et ses yeux désarmaient toute méfiance. Zecke remarqua avec satisfaction qu'au bout d'un moment la conversation entre le jeune capitaine et Hasse se mettait, elle aussi, à languir pour finalement cesser tout à fait.

Le train rampait lentement à travers la campagne.

Le voyage semblait interminable. Fracas monotone des roues. Zecke sentit que sa tête devenait pesante, il s'efforça de lever les yeux. Dans le wagon, tout le monde ronflait. L'un penché en avant, la tête appuyée sur son voisin, l'autre s'éveillant en sursaut de son sommeil pour s'y laisser retomber. Au bout du wagon, une chandelle brûlait tristement. Devant la portière, la nuit était aussi compacte que durant les heures précédentes. Mais, bien que le temps se traînât aussi lentement que le train, on n'en avançait pas moins ; et être assis, fût-ce dans un wagon bondé et dans un air chargé d'exhalaisons humaines, valait mieux que d'être couché à découvert dans quelque champ de pommes de terre et de subir une attaque de bombardiers légers.

Et ce voyage, lui aussi, prit fin.

Les roues claquèrent sur des aiguillages. Dehors, une fumée blanche passa. Le train fut aiguillé sur une autre voie. Celle qui menait à la gare d'Anhalt n'était pas libre. Enfin il entra mollement sous une immense verrière et les roues s'immobilisèrent.

Berlin, gare de Potsdam.

La verrière était endommagée. Les murs épais, datant de 1870, étaient fendus et noircis par l'incendie. De gros blocs de pierre encombraient les rails. On marchait sur des vitres cassées. L'aube grise filtrait à travers l'armature nue de la haute marquise.

Il était maintenant cinq heures.

Zecke, Hasse et le capitaine Boehlke se laissèrent porter avec les autres vers la sortie. L'escalier qui descendait sur la place faisait penser à un éboulis. Et la place, en bas, à une barricade de guerre civile abandonnée. Pans de murs, barres de fer, voitures de déménagement, tout cela entassé pêle-mêle. On avait arraché les pavés, creusé des tranchées, dressé des barricades ; des chevaux de frise obstruaient le chemin. Mais qu'y avait-il à défendre ? Que pouvait-on défendre encore !

– Ce n'est pas très convaincant, dit Zecke.

Hasse se contenta de rire, mais Boehlke restait grave.

– Non, pas très convaincant ; du vrai dilettantisme militaire !

Il y avait là un homme muni d'une échelle et d'une brosse : il collait une affiche. Zecke, Hasse et Boehlke la déchiffrèrent en même temps : « Berlin restera allemand ! » Ainsi soit-il, mais le ministre de la Propagande ferait mieux de la boucler, tout cela échappait déjà à sa compétence ; le temps avait parlé.

Puis ce fut de nouveau ce hurlement.

Lugubre, le son, montant et descendant, retentissait dans cet univers de ruines.

C'était le signal d'alerte.

– Alerte, évacuez les rues !

– Abri à l'hôtel souterrain *Atlantic* !

– Abri à l'hôtel *Atlantic* ! cria Hasse aux retardataires qui descendaient l'escalier.

Il n'y avait qu'à suivre ceux qui couraient devant. On passa près de monceaux de ruines, près de façades vides, près d'un rail de tramway, tordu et dressé vers le ciel, sous des fils de haute tension qui pendaient jusqu'au sol, et, au bout d'un sentier tracé par les pas, on se trouva soudain devant le trou d'accès. Il n'y avait là ni factionnaire, ni portier, ni garçon. Étrange hôtel ! On descendit à la lueur d'une lampe de poche. Le capitaine, précédant les autres, fut instantanément englouti dans les ténèbres. Encore des marches ; on descendait toujours. Une caverne, puis encore une caverne, vastes chambres

de catacombes perdues dans l'obscurité. Au loin une bougie vacillait.

– Idiot, tu ne peux pas faire attention !

– Quel culot, êtes-vous devenu fou !

– Tu ne pourrais pas choisir un autre plancher que mon ventre !

Hasse braqua la lueur de sa lampe de poche sur un visage. Un marin était étendu par terre et lui lançait un regard étincelant et mauvais.

– Laissez donc, Hasse, dit Zecke.

Car c'était ici le ton habituel et c'était aussi un symptôme de l'époque. Une heure avant la fosse commune, cela n'avait, certes, plus grande importance et on pouvait bien se passer de formules de politesse.

– J'espère que ce n'est pas pour rien un hôtel, dit Zecke. Peut-être trouvera-t-on quelque part une tasse de café et un petit pain.

– Pas même de l'ersatz. Si vous n'avez pas sur vous ce qu'il vous faut, il n'y a rien à faire, mon colonel.

Le matelot s'était donc converti à un ton, sinon cérémonieux, du moins plus correct. Le capitaine Boehlke, qui avait continué d'avancer, revint sur ses pas. Il avait trouvé un coin libre et pilota Zecke et Hasse jusque-là. Des bouts de chandelles, collés aux murs, et des lumignons perçaient faiblement l'obscurité. Les yeux s'habituèrent lentement aux formes les plus proches. Marine, aviation, infanterie, troupes des transmissions, pionniers, tous étaient couchés pêle-mêle, l'arme sous la main, la musette sous la tête, avec des sacs, des valises, des cartons. Soldats et officiers, tous recouverts du gris sale d'un uniforme qui en était à la dernière extrémité. Dehors, la D.C.A. cognait.

– Pas très efficace ; la D.C.A., mon colonel. Il n'y a que les gares et le quartier des ministères qui soient sous sa protection. Rien d'autre !

À ce fracas de la D.C.A. s'ajoutaient les détonations de bombes. C'était à peine si ce vacarme faisait cesser les ronflements et les jurons. Les uns se plaignaient d'être dérangés, les autres étaient furieux d'avoir été obligés de descendre dans la cave. À Berlin, il y avait chaque jour trois grandes alertes, parfois quatre ou cinq, à ce que l'on disait. Et on ne pouvait presque plus se déplacer, car, après chaque attaque, tout était démoli – la ligne aérienne, le métro, le tramway.

– Et comment pourrai-je me rendre à Karlshorst?

– Eh bien, d'habitude on mettait une heure pour y aller, maintenant il faut compter une journée entière, mon colonel.

– Et à Potsdam?

– Un peu moins longtemps.

Boehlke devait se présenter au Q.G. de Potsdam. Zecke, étant donné les circonstances, décida de partir d'abord en direction de Potsdam, jusqu'à Wannsee, pour y aller voir un vieil ami. Il avait donc un bout de chemin à faire avec le capitaine Boehlke. Après le signal de fin d'alerte, ils prirent congé de Hasse, qui voulait rejoindre sa famille à Hermsdorf et se rendre ensuite à l'hôpital complémentaire de Tempelhof pour y suivre son traitement. À la station de la S-Bahn, métro aérien de Berlin, Boehlke acheta un journal. En cours de route, il parcourut les nouvelles et lut aussi avec attention un article qui laissait prévoir un proche renversement de la situation militaire. Zecke, assis en face de lui, l'observait. Il remarqua le soin avec lequel il lisait, vit son visage se rembrunir et s'attrister. Boehlke replia mélancoliquement le journal, rencontra le regard de Zecke et haussa les épaules.

– C'est à pleurer, dit-il, mais que faire?

– Je crois qu'il est bien tard pour faire quoi que ce soit, répliqua Zecke.

– Oui, sans doute... mais il faut que je me présente au général commandant l'artillerie.

– Nous devons tous nous présenter quelque part.
Boehlke raconta au colonel Zecke ses tribulations.

– C'est tout comme si...

Il voulait dire : c'est tout comme si l'on était l'un de ces soldats qui parcourent le pays en tous sens et ne cherchent qu'à faire passer le temps.

– Pourtant, ce n'est pas cela, mon colonel. C'est une fatalité : j'arrive partout trop tard.

– Eh bien, cela a peut-être son bon côté !

Zecke ne s'était pas trompé sur le compte du jeune capitaine. Cela ne faisait aucun doute. C'était quelqu'un avec qui on pouvait parler ouvertement. La glace était rompue, mais les choses en resteraient sans doute là.

Il lui fallait descendre. Une rencontre au bord d'un chemin – des bateaux se croisant dans la nuit.

On n'avait plus que le temps de se serrer la main.

Zecke avait vingt minutes de chemin à parcourir à pied ; puis il se trouva devant l'une de ces villas de mauvais goût, flanquées de tourelles et ornées de stuc, qui avaient été construites sous l'empire. Deux familles l'habitaient, au premier un colonel d'aviation et au rez-de-chaussée son vieil ami l'écrivain Dr Wittstock.

– Qui est ce Dr Wittstock ? avait demandé un jour à Zecke, pendant son séjour à Berlin, quelqu'un qu'il rencontrait pour la première fois, mais à qui il confia cependant sans détour ce qu'il savait, car il fallait lui répondre avec exactitude à ce sujet.

– Ah oui, le Dr Wittstock... un homme très doué, un homme exalté, un homme très changeant, avait alors répondu Zecke pour le définir. Non, il n'a pas été mobilisé ; pour une raison quelconque cela n'a pas marché ; c'est sans doute pour cela, et aussi pour des raisons qui tiennent à son passé, qu'il a des sortes de complexes, une véritable nostalgie de l'uniforme, et chaque fois que le Troisième Reich lui offre l'occasion

d'en approcher un il saute sur cette occasion. Tout en étant, au fond, sans cesse en opposition avec le Parti, il n'a jamais négligé d'être en coquetterie avec lui. Il n'était pas inscrit au Parti, on ne voulait pas de lui, on lui trouvait les nerfs trop sensibles. C'est d'ailleurs vrai ; c'est pour cela qu'il n'est pas capable non plus de rester longtemps dans l'opposition. Il est toujours attiré par le parti qui est au pouvoir. La presse, la publicité, les autos, les défilés, tout ce qui est pompe, éclat officiel, tout cela le fascine, et il faut absolument qu'il en soit, qu'il puisse y participer. En même temps, il arrive que, dans son exaltation, et en vertu d'une faculté tout intellectuelle de pénétration, il récrimine terriblement contre Hitler ; ainsi, par exemple, quand se trouvant en société il s'écrie : « Vous avez entièrement raison, il faudrait enfin se décider à organiser l'attentat ! » Mais si celui-ci ne se produit pas dans les trois jours, il déclare : « Cela saute aux yeux encore une fois ! Ces gens sont vraiment trop peu doués ! Les autres ont bien raison, et le seul fait qu'ils soient arrivés au pouvoir justifie intellectuellement l'usage qu'ils en font. Ce sont eux qui sont vraiment des hommes ; ils ont compris les enseignements de l'histoire et ils savent aussi saisir les occasions de la faire. Et avoir, historiquement parlant, une responsabilité signifie risquer aussi, le cas échéant, des vies humaines ! Alors, ajoute-t-il, le mal n'est plus le mal si on le commet à une grande échelle. Et on ne peut entrer dans l'histoire que si on a le courage de faire le mal ! » Or, entrer dans l'histoire est pour lui une sorte d'ersatz de religion, une sorte d'éternité intellectuelle encore imaginable. Bref, méconnaissance des forces réellement agissantes, déformation de la philosophie de l'histoire et, pour le guider à travers ce dédale, un idéal dégradé d'homme de la Renaissance : tel est Wittstock, tels sont d'ailleurs bien d'autres encore ; cela correspond malheureusement à la position spirituelle, ou plutôt intellectuelle, de bien des gens dans ce monde sans dieux.

Le colonel Zecke se tenait donc devant la porte de ce contemporain manqué de la Renaissance. La sonnette ne fonctionnait pas. Mais la sirène, au coin de la rue, fonctionnait parfaitement. Elle recommençait à hurler avec les sons montants et descendants, ininterrompus, qui annonçaient une attaque par surprise. Déjà, la D.C.A. commençait à tirer. Zecke tambourina du poing contre la porte et, malgré le fracas extérieur, on l'entendit. La porte s'ouvrit ; Wittstock se tenait devant lui, les cheveux en broussaille, chargé de manteaux, parmi lesquels le manteau de fourrure de sa femme, et tenant à la main son bagage d'alerte.

– Bigre, Zecke, c'est toi ? D'où diable viens-tu ? Entre vite !

Zecke suivit Wittstock à l'intérieur ; ils ressortirent par la porte du jardin ; ils y pénétrèrent, puis descendirent quelques marches qui menaient à une tranchée destinée à protéger des éclats.

– C'est la deuxième attaque aérienne de la journée ; nous sommes depuis cinq heures du matin dans cette tranchée, avec une seule courte interruption. Pas de courrier, pas de journaux, pas de téléphone. Charmant, tu peux m'en croire !

La tranchée était aménagée en zigzag et recouverte de planches et de terre pour les jours de pluie ; elle était très étroite et on ne pouvait que s'y tenir debout les uns derrière les autres ou, à la rigueur, rester accroupi par terre. Le ménage Wittstock et lui occupaient seuls la tranchée. Zecke put enfin saluer la maîtresse de maison. Mme Wittstock était une amie de sa femme ; se rendaient-elles visite ?

– Comment va Lena ? demanda-t-elle d'ailleurs aussitôt.

– Merci, aussi bien que possible en de tels moments. Elle est à Friedrichroda, dans la forêt de Thuringe, avec Agathe, et j'ai de bonnes nouvelles.

Les bombardiers grondaient dans le ciel, ils semblaient ne faire que passer au-dessus du jardin. Les points de chute étaient plus loin.

– Ce n'est peut-être pas pour nous, dit Wittstock. Mais quand on a vu une bombe traverser une maison de neuf étages ou lorsqu'on voit, comme dans notre rue, les cadavres recroquevillés que l'on retire des décombres, on évite la cave et on apprend à apprécier ce genre de tranchée ! Tout ce qui peut arriver, c'est une bombe en plein sur nous, et alors tout est fini.

– Oui, comme au front.

– Tu restes chez nous, n'est-ce pas, Herbert ? C'est possible ? ajouta Wittstock en se tournant vers sa femme.

– Je vous en prie. Vous savez bien, monsieur Zecke, que vous êtes toujours le bienvenu ; votre appartement vide de Potsdam doit être assez peu accueillant, et sans doute aussi trop éloigné.

– Quels sont d'ailleurs tes projets ?

– Quels projets a-t-on pour moi ? faudrait-il dire.

Il informa les deux Wittstock des ordres qu'il avait reçus, ajoutant qu'il lui fallait d'abord rejoindre son poste, mais qu'il se souviendrait volontiers, à l'occasion, de leur aimable proposition.

Zecke décida de se présenter le jour même à Karlshorst ; quand la fin de l'alerte fut annoncée et qu'il eut pris un petit déjeuner, il prit congé.

– De toute façon, tu peux revenir à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, lui dit au dernier moment Wittstock.

Lorsqu'on l'avait averti qu'il lui faudrait presque un jour entier pour se rendre à Karlshorst, on n'était pas bien loin de la réalité. D'abord tout alla bien, mais, à la place de Potsdam, il dut descendre du train et poursuivre à pied jusqu'à Alexanderplatz. Avec la S-Bahn, il ne put aller au-delà de la gare de Silésie. Il se renseigna pour savoir comment poursuivre sa route.

– Oui, la S-Bahn s'interrompt ici, lui répondit-on. Prenez cette rue, vous trouverez là-bas le tramway, pas jusqu'à

Karlshorst, bien sûr, mais vous arriverez peut-être jusqu'à l'Ostkreuz.

Le colonel Zecke attendit donc à l'endroit indiqué, essayant de voir à travers la fumée. J'espère que c'est bien ici, pensa-t-il, car l'attente commençait à se faire longue. Mais elle fut récompensée : le tramway arriva et il put monter. Ce fut grâce à son uniforme. D'autres passants, qui n'avaient pas de permis rouge à présenter, étaient écartés par le receveur. C'était un jeune garçon de seize ans, petit et contrefait, qui assurait ce service. «Vous n'avez qu'à aller à pied!» disait-il aux gens qui voulaient monter sans carte rouge.

– Vous pouvez profiter de la voiture un bout de chemin, dit le bossu à Zecke. Hier on allait de nouveau jusqu'au tunnel, mais il vient d'y avoir ce gros bombardement et maintenant je ne sais pas jusqu'où l'on va.

On n'alla pas loin. Zecke se retrouva bientôt sur le trottoir.

– Dites-moi, mon ami, comment pourrais-je me rendre à Karlshorst?

– Par la S-Bahn, avec un peu de chance; hier il circulait encore une navette.

Il continua donc avec la navette de la S-Bahn, mais, cette fois encore, n'arriva pas jusqu'au bout. Il était cependant assez près du but pour pouvoir terminer le chemin à pied. Et, à la fin de l'après-midi, il atteignit enfin Karlshorst et la caserne.

C'était une construction imposante, une série de bâtiments modernes. Naturellement les fenêtres étaient soufflées, et, par plaques, des tuiles manquaient sur les toits. Les bâtiments semblaient abandonnés. On voyait bien qu'il n'y avait plus de véritable activité. Une sentinelle était en faction : vêtue de l'énorme manteau et des lourdes bottes des sapeurs, une vieille pipe mâchonnée à la bouche, la casquette sur l'oreille, c'était bien la silhouette du troupier tel que Zecke l'aimait. Le soldat martelait le sol devant l'entrée, quatre ou cinq pas vers la droite, puis autant dans l'autre sens.

– Camarade, je cherche l'école du génie.

La sentinelle s'arrêta et examina Zecke. Un colonel d'autrefois, un qui était encore de l'ancien style. Sans retirer la pipe de sa bouche, il mâchonna une réponse.

– L'école du génie? Tenez, voilà ce qu'il en reste, de l'école!...

Des restes... c'était bien cela en effet: dans la cour intérieure s'entassaient des décombres, le bâtiment avait perdu la moitié de son toit, aucune fenêtre n'était restée intacte.

– Il y avait bien ici un cours pour commandants de régiment?

– Oui, il y avait, mais c'est fini.

– Ah bon, mais il faut que je m'y rende, que je m'y présente!

– Alors, vous arrivez un peu tard, mon colonel, ne savez-vous donc pas? N'avez-vous entendu parler de rien?

– De rien du tout.

– En ce cas, écoutez bien. Par peur des Russes, on a transféré le cours à l'ouest. Et ce matin nous avons justement appris que les Américains y sont arrivés et ont kidnappé le cours tout entier.

– Kidnappé quoi? le cours?

– Oui, en plein champ de manœuvre. Si vous étiez arrivé plus tôt, vous seriez aussi passé de l'autre côté, mon colonel!

Le colonel Zecke apprit en route qu'il y avait déjà au quartier quelques autres retardataires pour le cours et que l'officier adjoint du régiment était resté là et expédiait sur place les affaires courantes.

Il ne se hâta point et se mit d'abord à la recherche de la cantine. En chemin, il put examiner les dortoirs. À la cantine, il trouva quelques jeunes gens qui lui confirmèrent le récit de la sentinelle. Ils avaient déjà reçu depuis d'autres nouvelles d'après lesquelles tout le cours était effectivement tombé aux mains des Américains, mais, le jour même, il avait été libéré à la suite de la contre-attaque d'une division

blindée allemande ; maintenant, disait-on, on allait de nouveau le déplacer. Cette fois vers l'Allemagne du Sud, mais on ne savait pas encore exactement où. Quand Zecke se mit en quête des bureaux du régiment, il était déjà au courant de tout ce qui concernait le cours et en savait presque aussi long que l'officier adjoint ; il n'ignorait plus rien non plus sur le compte de ce dernier.

– Bien le bonjour, colonel Zecke ! Je viens de Prague.

L'officier adjoint en laissa presque tomber son monocle. Il fixait le nouvel arrivant. Il était commandant et, dans le civil, enseignait dans une école professionnelle ; mais ici il représentait le régiment, et il était en droit d'attendre, même de la part d'un colonel, que l'on se présentât correctement. Or, ni la tenue négligée de Zecke ni son ton jovial ne correspondaient à l'idée qu'il se faisait de la manière correcte dont devait se présenter un militaire.

– Tout est déjà complètement démoli, ici, reprit Zecke sur le même ton. Je me demande ce que vous faites encore là ! De toute évidence, je suis arrivé trop tard. Alors, quand puis-je repartir ?

L'officier adjoint resta court, le souffle coupé. L'officier payeur, installé dans la même pièce, leva les yeux d'un air consterné, mais se replongea aussitôt dans ses papiers.

L'officier adjoint dit enfin :

– Je suis désolé, mon colonel, que vous soyez venu ici pour rien. Cependant, étant donné que je n'ai pas encore reçu d'autres télégrammes ni de nouvelles instructions pour vous, mon colonel, je me vois obligé de vous prier de vouloir bien rester à notre disposition.

– Mais vous pouvez sûrement téléphoner au bureau du personnel. Obtenir d'ici une communication avec l'Intérieur à Berlin ou avec Zossen ne doit pas être tellement compliqué ?

– Le bureau du personnel de l'armée a été transféré, il y a quelque temps déjà, en Thuringe ; or, à l'heure actuelle, la

moitié de la Thuringe n'existe plus pour nous. Vous pouvez vous en assurer en lisant le communiqué de la Wehrmacht. Vous seriez donc fort aimable de renoncer à ces circonlocutions optimistes.

C'était bien ce qu'on lui avait dit : l'officier adjoint avait tout d'un monsieur très martial. Il allait jusqu'à ignorer les divulgations de l'E.M.T. et semblait vouloir surpasser Goebbels lui-même en son aveugle volonté de tenir à tout prix. Mais, voyant le commandant réduit à la défensive, Zecke estima que le moment était venu de déclarer catégoriquement :

– Puisqu'il semble que le bureau du personnel soit en déplacement et qu'il nous faille attendre d'autres instructions, je repasserai demain ou après-demain.

– Je me permettrai de vous prier, mon colonel, de loger à la caserne.

– Absolument pas question !

L'officier adjoint était battu. Il répliqua mollement :

– Mais ce serait souhaitable, mon colonel !

– J'ai examiné vos dortoirs. Les pièces sont très inconfortables et les lits sont mauvais aussi. Je ne suis pas le moins du monde disposé à passer si inconfortablement les quinze derniers jours de ma vie !

Les quinze derniers jours... Que se permettait donc ce colonel ? Qu'entendait-il par là ? Cette fois l'officier adjoint laissa pour de bon tomber son monocle. L'officier payeur se pencha encore davantage sur ses écritures. Zecke les examinait alternativement.

Les voilà donc installés dans une maison défoncée par les bombes ; les communications téléphoniques sont coupées, la table est jonchée de débris de vitres, et ils semblent décidés tous deux à gagner la guerre *in extremis*. Pourtant ils devraient, eux aussi, se rendre compte de la différence qu'il y a entre le fait qu'un état-major soit gravement atteint par

les bombes sur le front et le fait que Berlin se trouve déjà dans la zone du front.

– Messieurs, je ne comprends pas votre confiance. En ce qui me concerne, j’ai déjà, en ville, un endroit où loger. J’ai plusieurs affaires à régler ; j’ai aussi l’intention de rendre visite à quelques vieux amis ; d’ailleurs tout est tellement sens dessus dessous qu’il importe peu que le télégramme en question me parvienne quelques heures plus tôt ou plus tard.

Les choses en restèrent là.

– Au revoir, messieurs. Et à après-demain !

Les deux officiers regardèrent la porte comme s’il s’agissait non pas d’un colonel envoyé de Prague en détachement, mais de quelque apparition qui les eût visités. L’officier adjoint secoua la tête d’un air désapprobateur et l’officier payeur se rangea à son avis par des hochements de tête également silencieux. Ils n’avaient encore jamais vu cynisme si peu déguisé. Mais, pour se comporter ainsi, il fallait sans doute en avoir le droit. Ce colonel, qui venait de Prague et qui avait été lieutenant pendant la Grande Guerre, avait commandé un régiment devant Moscou et venait maintenant de bureaux importants ; du reste, on ne pouvait pas savoir ; non, on ne pouvait jamais savoir, aujourd’hui ; sans doute fallait-il le laisser faire.

Zecke se présentait tous les deux jours à Karlshorst pour y apprendre chaque fois que l’on n’était toujours pas en liaison avec le bureau du personnel. Par ailleurs, il allait voir « de vieux amis » ; il fit aussi de nouvelles connaissances. Il passait presque toutes ses soirées et toutes ses nuits chez les Wittstock. Un jour, il se rendit aussi à Potsdam et en revint avec la triste conscience que Potsdam n’était plus qu’une notion historique. L’image qu’il en avait si longtemps gardée ne correspondait plus en rien à l’affligeante réalité. Il n’avait fait qu’un tour rapide à son appartement abandonné, entre-temps bombardé et, semblait-il, pillé de fond en comble ; il n’avait tenté de ramasser aucun des objets qui y gisaient épars.

Les objets... quelle importance avaient-ils, quand les murs, tout autour, étaient éventrés, quand les papiers pendaient à ces murs et que les trous béants des fenêtres laissaient pénétrer la poussière? Quelle importance avaient-ils puisqu'ils avaient perdu tout rapport avec les êtres et avec un univers intact? Quel sens pouvaient encore avoir une chaise Louis XV, une lame de Damas, une collection de monnaies en partie dispersée, quand tout Potsdam était en ruine, l'église de la garnison écroulée, le tombeau historique ouvert à tous les vents, la dépouille mortelle du grand roi roulant sur quelque route d'Allemagne, et quand tous ceux qui appartenaient au bataillon des chasseurs, au régiment des hussards, à la garde du corps étaient dispersés dans le monde et ne reviendraient jamais plus?

Et ne reviendraient jamais plus. Zecke était tout imprégné de ce sentiment d'irrévocable quand il rentra à Berlin.

Et si la Prusse est maintenant réduite à l'état de poussière, la capitale du Reich, greffée sur elle, couvant des centaines d'incendies et craquant de détonations toujours renouvelées, est-elle également condamnée? Condamnée, cette gigantesque agglomération d'édifices de pierre, avec sa population de cinq millions d'âmes et son dynamisme s'exerçant de toutes parts? Et si le plan «Morgenthau» est appliqué à ce pays, et que l'on partage le Reich, Berlin devra-t-il également mourir? Comment naît une ville? Comment disparaît-elle? Il a fallu un grand concours de circonstances et de gens, il a fallu que se rassemblent des habitants de tous les pays allemands, de Poméranie, de Silésie, des colons venus de France et du lac Léman... des huguenots, des Flamands et des Hollandais, il a fallu que de nombreux destins soient fondus ensemble, qu'une multitude d'hommes et de femmes d'origines différentes se frayent un chemin les uns vers les autres; il a fallu beaucoup d'aventures, dans les lits des bourgeois et les mansardes des bonnes, et aussi sur les libres champs de l'amour,

il a fallu bien des événements, avant que n'apparût le visage du Berlinois, avant que la Berlinoise ne vînt au monde.

Et tout ce processus, ce visage surgissant du sable et de la vase de la Sprée, peut-on les effacer d'un trait de plume? Cessent-ils d'exister parce qu'un produit de la nature a pu, pendant quelques années, manier le gouvernail et parce qu'à la fin de la guerre trois titans triomphants s'installeront à une même table pour déclarer que ce qui est n'a pas le droit d'être?

Pas question! À Berlin, la Sprée coule toujours; et elle y coulera encore après l'effondrement, unique dans l'histoire, même si, à la dernière minute, un officier adjoint et les élèves de l'école du génie de Karlshorst et un commandant Hasse et d'autres désespérés ou égarés s'offrent encore à faire exploser les mines déjà mises en place et à faire voler en éclats les ponts tendus d'une rive à l'autre.

Berlin existera parce que Berlin existe.

Le colonel Zecke traversait le pont de Weidendamm.

Il laissa le pont derrière lui, passa devant la caserne mutilée du régiment d'infanterie d'Alexandre, longea un moment le long boyau de la Friedrichstrasse et atteignit un ravin d'éboulis. Les deux rangées de maisons s'étaient rejointes dans leur chute, formant de curieuses arcades assez inquiétantes, sous lesquelles les piétons devaient se frayer un chemin. Zecke retrouva l'espace libre; laissant derrière lui l'Opéra et l'église Sainte-Edwige, il arriva sur un terrain qui, parsemé de blocs de pierre, ressemblait plutôt à une carrière de marbre. Autrefois se dressaient là les immenses palais des magnats de l'argent. La tourmente les avait emportés. Zecke aperçut aussi la maison qu'il cherchait, on plutât ce qu'il en restait; il se dirigea vers elle. Il n'avait rien d'important à y faire, mais seulement à transmettre des salutations à un employé de banque qu'il ne connaissait pas. Le rez-de-chaussée de l'édifice était encore debout, mais il supportait le poids des

trois étages supérieurs qui s'étaient effondrés. La rue, elle aussi, était sous les décombres. La grande porte d'entrée était encore intacte. Un vaste hall accueillit l'arrivant. Il faisait grand jour ; dehors, le soleil brillait, mais les décombres qui s'élevaient devant les fenêtres ne laissaient pénétrer qu'une lumière diffuse. Les gens qui avaient à faire dans cette banque se déplaçaient comme des êtres aveugles dans un aquarium sous-marin.

Zecke était près d'un guichet.

– Je cherche M. Schulze ; j'ai une commission à lui faire.

– Ah, oui ! M. Schulze ! Allez donc plutôt au guichet 5. Tenez, là-bas.

La main de l'employé pointait en direction du monde sous-marin. Zecke se dirigea vers l'endroit indiqué ; une chandelle brûlant seule au milieu d'un désert le mena jusqu'au pupitre d'un autre guichet ; il réitéra sa demande.

– Ah, oui ! M. Schulze !

L'employé jugea préférable d'en référer à un autre, à son chef de service. Celui-ci portait un costume fripé, une chemise qui n'avait pas été lavée depuis longtemps et un pull-over. La chandelle fumait. L'employé et son supérieur se chuchotèrent quelques mots en examinant le visiteur qui avait demandé M. Schulze.

Quand le chef s'approcha de l'ouverture du guichet, Zecke jugea bon d'expliquer :

– J'ai des salutations à transmettre à M. Schulze, et je dois lui donner de bonnes nouvelles de son beau-frère de Prague. C'est tout.

– Ah, oui ! Eh bien, ce M. Schulze...

Mais l'histoire était bien différente de ce à quoi on pouvait s'attendre ; rien qui ressemblât à une perquisition, ou à une arrestation, ou à la Gestapo, ou à autre chose de ce genre !

– Ce M. Schulze ? Ah ! C'est une bien triste histoire. Les six derniers mois, il était au front. Il laissait à Berlin une

femme jeune et charmante et deux enfants, l'un de quatre ans, l'autre de deux. Et, voyez comme les choses arrivent... une bombe est tombée en plein sur la maison et la femme et les enfants ont été ensevelis sous les décombres. Schulze, sur le front, reçoit un télégramme, rédigé comme il est de coutume en pareil cas, vous savez, destruction totale, permission. Il y a de cela trois semaines. Schulze est rentré avec une permission de huit jours. Et pendant huit jours il est resté planté sur les lieux. Les ouvriers ont enlevé des pelletées et des pelletées de terre et de décombres, et lui est resté là de l'aube à la tombée de la nuit. Le lendemain, il est encore là et les ouvriers déblaient encore, et il est là et fixe toujours des yeux la fosse qui se creuse. Les ouvriers travaillent jusqu'à la nuit ; alors il va dormir, puis il revient et reste encore planté là. Tout son congé s'est passé ainsi. Et pensez donc, il a eu de la chance, cet homme, ils ont ramené les cadavres au cours des trois dernières heures de sa permission...

Zecke retraversa à la nage le domaine sous-marin, poussa légèrement la porte qui tourna sans bruit, escalada les monceaux de décombres, franchit les carrières de pierre, vit devant lui l'Opéra, l'arsenal, l'université ; au loin, dans la fumée, se dressaient la cathédrale et la façade éventrée du château. Il se retrouva sur le pont de Weidendamm où le vent printanier lui avait une fois arraché son chapeau d'enfant.

Quelle chance il avait eue, cet homme ! Cette phrase se planta dans sa tête. Elle était toujours là, comme un refrain, lorsqu'il fit, le lendemain, la connaissance de Knauer, le directeur général. Knauer habitait en banlieue, au-delà de Tempelhof ; c'était à lui que Zecke avait dû donner des renseignements précis au sujet de Wittstock. Mais ce n'était pas lui qu'il allait voir. C'était une jeune femme. Un jour, au stade, il s'était trouvé près d'elle, avait lié connaissance et l'avait revue plusieurs fois. Une jeune Berlinoise, réaliste et pratique, en un mot : américanisée. Mais aussi, à côté de

cela, quelle nostalgie de la lande fleurie, quel romantisme n'y avait-il pas en elle ! Un jour donc, il était retourné à Berlin, lui avait téléphoné pour l'inviter à venir prendre un café chez Josty avant d'aller peut-être au cinéma. Mais elle n'avait pas pu venir. Elle lui avait dit qu'elle faisait le jour même un mariage de guerre. Ces mariages de guerre ; ces mariages par procuration, à distance. Le mari (un jeune médecin qu'elle lui avait présenté plus tard) n'était pas là ; il se battait sur le front de l'Est. Que faire dans ce cas ? Il avait acheté un bouquet de roses blanches et participé au mariage en qualité de témoin : échanges de paroles par radio, il y avait là un autre témoin ; depuis lors, il n'avait plus revu la jeune femme.

Ce jour-là, il ouvrit donc le portail du jardin et alla frapper à la porte d'entrée. Un homme ouvrit : c'était ce Knauer, du moins à ce qu'il apprit par la suite. Pour l'instant, ce n'était qu'un homme, assez curieusement habillé. Ses vêtements étaient bien coupés, et pourtant rien ne lui allait ; aucune pièce ne s'accordait à l'autre : le pantalon n'allait pas avec la veste et le gilet n'allait pas avec le pantalon.

– Je voulais voir Mme Halen.

– Navré, Mme Halen n'est pas chez elle... ni même à Berlin.

– Peut-être pourrais-je, dans ce cas, avoir son adresse ?

– Ce n'est pas si simple... Mais entrez donc !

Ils étaient assis l'un en face de l'autre.

– Notre chère Mme Halen a dû partir brusquement ; pour Salzwedel, mais cette adresse-là n'est déjà plus la bonne. Elle est repartie plus loin, plus loin...

L'homme cessa de parler. Ils se regardèrent. Ils se comprenaient sans peine.

– Vous regardez mon gilet ; il vient de mon frère, qui est mort, lui aussi. Et la veste, ses manches sont un peu courtes. Elle a été portée par un de mes bons amis, qui a été pendu à Plötzensee. Quant au pantalon, nous l'avons trouvé ici ; il

appartenait à un homme qui voulait se rendre en Italie ; nous ne savons pas s'il a pu passer. Espérons que la Gestapo ne viendra pas le chercher ici.

L'homme avait de lourdes mains et des bras longs et forts. Ce ne devait pas être facile de trouver une veste qui lui allât. Il se présenta :

– Knauer, de Stettin.

C'était donc le Knauer de la maison Sirius. Knauer, l'un des hommes les plus riches là-haut, sur la côte de la Baltique. C'était avec ses lourdes mains, avec sa seule énergie, qu'il avait créé l'usine qui exportait autrefois ses produits en Angleterre, en Afrique, en Chine et dans le monde entier.

– Une nuit a suffi à tout détruire, raconta-t-il, tout, les ateliers, les magasins, les garages, et même ma maison. Je n'en avais pas d'autre. Je me suis enfui en pyjama et en pantoufles, avec une couverture sur les épaules !

Et la catastrophe s'était étendue à bien d'autres choses encore. Les bâtiments avaient été détruits. Essence et poussier n'avaient plus été qu'un océan de flammes ; les machines et les instruments, de la ferraille ; des bureaux, les coffres-forts, y compris son coffre personnel, avaient été projetés aux alentours et leur contenu brûlé ou dispersé.

– Je connaissais un écrivain auquel je venais en aide de temps à autre, raconta-t-il d'une voix éteinte qui contrastait avec la vigueur de sa personne. Cet homme était possédé, il était tout plein d'images qui s'imposaient à lui, mais il n'écrivait plus. Il n'aurait pu écrire que pour son tiroir. Or, voyez-vous, les nuits de bombardement, les maisons qui s'écroulaient, les feuillets qui volaient de son tiroir jusque dans la rue, tout cela l'avait empêché de noter ses pensées. Eh bien, j'avais toujours été d'avis qu'un coffre d'acier valait mieux qu'un tiroir... Erreur ! Mon coffre a été sauvé, la nuit de la catastrophe... mais par la Gestapo, qui le fit enlever. C'est ainsi que je vins à Berlin et fus aiguillé ensuite

jusqu'ici ; c'est ainsi que j'ai abouti dans cette maison, chez Mme Halen.

La lande couverte de fleurs rouges... Voilà donc à quoi pouvait mener le romantisme d'une Berlinoise, non seulement à un mariage à distance, mais encore à d'autres buts tout aussi lointains. Ainsi, cette petite Mme Halen, elle aussi... une main dans l'engrenage, un maillon de la chaîne ; elle recevait des visites, rencontrait aussi le pasteur de la prison de Plötzensee, faisait parvenir des lettres de prisonniers en langage secret, accueillait des fugitifs, des Juifs, des officiers, et même éventuellement un Knauer. Et il lui fallait trouver des vêtements pour ses protégés, les nourrir, leur procurer des cartes de ravitaillement, des papiers, les obtenir par la ruse, les falsifier, parfois les voler, et tout cela la mène, naturellement, à partir un jour en voyage, d'abord pour Salzwedel, puis de plus en plus loin, et le directeur Knauer ne peut même plus donner son adresse.

– Oui, et il paraît maintenant que cette maison n'est plus très sûre et l'on envisage d'autres possibilités de se mettre à l'abri. On a parlé entre autres du Dr Wittstock. Je crois que vous le connaissez, quel homme est-ce ?

– Ah, le Dr Wittstock...

C'est alors que le colonel Zecke avait dû donner des renseignements sur son vieil ami Wittstock, et, pour terminer le portrait qu'il en faisait, il avait ajouté :

– Voilà l'homme que c'est. Il n'écrit pas pour son tiroir, il écrit pour le jour présent. Et il pense des hommes du jour qu'ils sont déjà, quelle que soit l'issue des événements, des personnages historiques. Cela revient à dire qu'il méconnaît complètement la réalité ; d'ailleurs, dans ses meilleurs moments, il le sait aussi, et le reconnaît ; il ajoute même qu'il ne s'agit pas de grandes figures de l'histoire, mais de vulgaires coquins. Bref, Wittstock n'a pas encore appris à dépasser son propre personnage ; il ne le fera jamais, et le

Wittstock d'autrefois restera toujours la meilleure partie de lui-même.

Le colonel Zecke s'était tellement attardé que cette visite ne pouvait se terminer sans une alerte ; quand la sirène se mit à hurler et que la radio annonça que d'importantes formations s'approchaient de Berlin, il accompagna Knauer dans la cave.

La cité où ils se trouvaient était en forme de fer à cheval et orientée de telle sorte que la cour s'ouvrait sur le nord, c'est-à-dire en direction de Tempelhof et de Berlin. Des habitants des maisons voisines étaient, eux aussi, descendus dans la cave. Quelques femmes, deux vieillards (l'un était un directeur d'école en retraite, l'autre un imprimeur) et aussi un jeune couple, Heinrich Putlitzer et sa femme, qui était photographe. Knauer le présenta aux Putlitzer. Mme Putlitzer lui rappela l'absente qu'il avait espéré trouver là. Des feuilles d'un même arbre ; sous leurs traits, le visage de Berlin ; le regard pressentant la fatalité qui s'approche à pas de loup et sûr déjà de tout surmonter, même le plus pénible.

Les deux Putlitzer, le vieil imprimeur Riebeling et le directeur Knauer étaient du même bord : c'était facile à voir. L'autre bord était également représenté dans cette cave. Le directeur d'école en retraite ne cachait pas qu'il ne s'y retrouvait plus dans ce monde emporté dans de si soudaines transformations. Parmi ses filles, les deux plus jeunes étaient des êtres simples, qui ne se doutaient de rien ; la troisième, également dans l'enseignement, ressemblait à son père ; elle avait tout juste quarante ans, mais était déjà desséchée et semblait, elle aussi, en conflit avec le reste du monde. Cette famille avait son drame personnel. C'était, pour les voisins, un secret de Polichinelle : quelques jours auparavant, le benjamin de la famille, jeune frère de dix-neuf ans qui servait dans les Waffen-S.S., était revenu à la maison, en civil, déserteur, et se cachait depuis lors dans une remise. Le père ne savait plus à quel saint se vouer. Livrer son fils signifiait que

celui-ci serait pendu au plus proche réverbère, lui qui avait été jusque-là l'orgueil de la famille. Mais sa fille aînée prétendait que le livrer était pour elle un devoir de « solidarité nationale » – comme elle disait – et, du matin au soir, elle en rebattait les oreilles à son père. Elle se consumait de honte ; son visage en devenait encore plus anguleux. Elle n'osait plus lever les yeux, ne parlait plus à personne et ne se reconnaissait plus le droit, dont elle usait souvent autrefois, de remettre les gens à leur place quand ils tenaient des propos séditions.

Cette fois, le sud de Berlin fut épargné. L'attaque visait le centre. On n'entendait que les appareils qui repartaient. Zecke et Knauer quittèrent l'abri avant le signal de fin d'alerte et Zecke retourna avec lui dans la maison. Il reprit la conversation interrompue.

– À tout prendre, dit-il, vous pouvez être tranquille en ce qui concerne les Wittstock. Les gens de toutes sortes qui fréquentent chez eux sont aussi d'un autre temps ; Splüge, le rédacteur, que l'on peut y rencontrer chaque jour, ne savait même pas s'il désirait devenir peintre, écrivain ou musicien ; les cafés du Kurfürstendamm et ses années d'étudiant, passées à flâner, restent parmi ses plus beaux souvenirs ; de lui non plus, vous n'avez rien à craindre !

– La Gestapo, ou les Russes ! dit Knauer. L'un est possible, l'autre est certain ! Lequel est le pire, je n'en sais rien. Mais que peut-il encore m'arriver ? Je peux tout aussi bien attendre ici l'arrêt du destin !

Ce furent les dernières paroles du directeur Knauer.

Il accompagna Zecke jusqu'à la porte du jardin.

Oui, que pouvait-il lui arriver d'autre ? Son usine était rasée, ses vêtements lui venaient d'amis très chers, l'un d'eux était pendu, l'autre attendait de l'être, le troisième était en fuite ; il était hébergé par une aimable Berlinoise qui allait de ville en ville, effaçant ses traces ; il avait connu de tels bombardements, de tels incendies, de tels malheurs qu'il ne pouvait rien

lui arriver de pire et qu'il pouvait aussi bien attendre l'arrêt du destin aux confins de Berlin que n'importe où ailleurs ! Quelle chance il avait, cet homme !

Quand Zecke se rendit à Karlshorst ce jour-là, l'officier adjoint lui fit la surprise de lui transmettre des instructions. On le pria de se rendre au Jütland en passant par Hambourg et d'y prendre le commandement d'un corps de troupes.

– On craint que les Anglais n'opèrent un débarquement, déclara l'adjoint ; c'est pourquoi il faut dresser un barrage, au moyen d'unités disponibles, pour stopper une infiltration de troupes britanniques venant du nord.

– Unités disponibles... Troupes britanniques... je préfère ne pas dire ce que j'en pense ! répliqua Zecke. Tenez, calculez vous-même : avec la paralysie des moyens de communication, il me faudra l'un dans l'autre une semaine pour gagner Hambourg, puis une autre semaine pour me rendre sur place, et pour rassembler les unités disponibles – en admettant qu'il y en ait – encore une semaine. À ce moment-là seulement je pourrai commencer à reconnaître la région – s'aidant de ses doigts, il compta : Une, deux, trois – cela fait de trois à quatre semaines ! Eh bien, commandant, comment vous représentez-vous cela ?

L'officier adjoint le regardait sans comprendre ; ou bien il faisait semblant de ne pas comprendre.

– Combien de temps croyez-vous donc qu'il nous reste ? Jusqu'à présent, j'étais habitué à n'entreprendre quelque chose que si je pouvais prévoir, dans une certaine mesure, où j'allais. Je ne peux me résoudre à accepter une tâche qui, de prime abord, semble vouée à l'échec. S'agit-il d'un ordre, d'une mission officielle transmise par le bureau du personnel ?

– Non, rien de ce genre ; nous n'avons toujours pas de liaison avec le bureau du personnel.

– Alors la question est réglée. J'ai le regret de devoir décliner ces instructions !

Cette fois encore, l'officier adjoint, le trésorier et quelques autres officiers de l'école du génie restèrent à hocher la tête dans le bureau du régiment. Ils n'avaient pas réussi à se débarrasser par ce biais de ce colonel qui refusait de s'adapter à leur routine. Au contraire, ils avaient été obligés d'entendre une critique qui touchait au défaitisme. L'officier adjoint lança au trésorier un regard découragé. La présence de plus jeunes officiers l'empêcha de dire ce qu'il pensait. Mais ce colonel Zecke représentait de plus en plus à ses yeux un « cas Zecke ». L'officier de réserve, le national-socialiste de première heure qu'il était, devait-il ainsi tout avaler et se laisser manger la laine sur le dos par un colonel de l'active ? Peut-être en effet, mais seulement tant que ce « cas Zecke » ne relèverait pas réellement de la justice.

Zecke était de nouveau aux prises avec toutes sortes de moyens de communication. À la nuit tombante, alors qu'il se rendait à pied de la Grosse Frankfurterstrasse à l'Alexanderplatz, il fut surpris par la troisième alerte de la journée. Cette fois, il gagna l'abri d'un grand immeuble. Il y avait là des femmes en pantalon et pull-over, avec des valises, des couvertures et des édredons. Elles s'installaient à leurs places presque sans parler. Le fracas de la D.C.A., plus haut le vrombissement des appareils ennemis, le sifflement des bombes, le vacarme assourdissant des proches détonations, c'est de tout cela que se composaient leurs journées et leurs nuits.

Comme elle était loin derrière elles, la vie sans défense passive, sans attaques aériennes !

– Nous ne pouvons plus nous la représenter ! lui répondit une femme à laquelle il venait d'en parler. Mais tout cela finira bien un jour, n'est-ce pas, mon colonel ?

Cette femme était âgée de quarante ans. Elle avait trois enfants, dont deux garçons, soldats tous deux. L'un avait été porté disparu sur le front de l'Est, l'autre était prisonnier des Anglais. Elle avait quarante ans, mais, quand on

faisait abstraction de tout, de la tristesse du décor, de l'aspect négligé de ses vêtements d'abri, quand on la regardait, elle était bien plus jeune.

Zecke la regardait.

Dans ses yeux, tout au fond de ses yeux, il y avait un sourire. Sur la peau, c'était la patine de la misère, mais ses yeux pouvaient sourire.

– Le second, au moins, me reste, dit-elle.

Elle voulait parler du fils qui était tombé aux mains des Anglais.

– Et votre mari? demanda Zecke.

– Il ne vaut pas grand-chose; il n'a jamais rien pu faire de bon; en 1933, il est entré au fameux «groupe», et cela encore ne lui a rien valu. À moi non plus, d'ailleurs; mais je n'en avais rien espéré. En tout cas, il a quitté le «groupe» par la suite, et c'est encore pire que s'il n'y avait jamais été.

C'en était fini de parler. Dehors, un coup de tonnerre donna le signal. Toutes les puissances du mal furent lâchées sur cette seule maison. Les quatre étages de la façade, et les quatre des bâtiments latéraux, et encore quatre de l'arrière-bâtiment, avaient déversé dans l'abri leur cargaison humaine, toute une humanité mal peignée, mal lavée. Comment se laver d'ailleurs quand les conduites d'eau et les canalisations sont crevées? Et à quoi bon se peigner quand, jour et nuit, il vous pleut sur la tête de la poussière de chaux, de la suie et des flocons noirs? L'abri oscilla; une fente, dans la cloison, s'accentua. Des plaques de crépi se détachèrent du plafond. Le sol, sous les pieds, pouvait à tout instant s'entrouvrir, ou de lourdes avalanches de pierres descendre sur vous, alors qu'une seule pierre aurait suffi! L'homme est trop petit au milieu de ces puissances lâchées sur lui. Une femme priait; dans ce vacarme, on n'entendait aucune de ses paroles; seules remuaient les lèvres qui formaient les mots; elles ne cessaient pas de remuer. Une autre, pressant sa tête entre ses mains,

hurlait. Une troisième vint en rampant s'abriter sous le banc ; elle aurait voulu s'enfoncer dans la terre, mais la terre se refusait. Un soldat du front perdit le contrôle de ses nerfs et se mit à trembler lamentablement. Une autre femme, âgée et mieux habillée, le visage ravagé, était assise sur le banc, comme une morte, toute raide et les yeux élargis. C'était la propriétaire de la maison et elle se piquait à la morphine – Zecke apprit tout cela un peu plus tard, entre la première et la seconde vague.

Mais celle qui priait, et celle qui hurlait, et celle qui rampant, et celle qui était raide, et le soldat, n'étaient que cinq visages ; dans l'abri il y en avait une bonne centaine, femmes, enfants et soldats venus de la rue. Quelques-uns vomissaient, « pas de peur, mais seulement à force de rester là sans pouvoir se défendre ». Beaucoup d'entre ces gens, sans doute les plus nombreux, semblaient indifférents à tout. Mais rien ne leur était indifférent, rien n'était indifférent à personne. Ils criaient, vomissaient, se jetaient sur le sol, se cuirassaient d'indifférence ; mais ils ne voulaient pas mourir. Aucun ne voulait mourir, tous voulaient survivre à ce désastre.

Entracte. Car il y en avait entre les vagues des bombardiers ; il y en avait aussi au cours de cette infernale tragédie dont les spectateurs étaient également les acteurs. Il y avait des entractes et même des conversations d'entracte.

Entre la première et la seconde vague, la femme avait mis le colonel au courant de quelques détails ; elle lui avait parlé de la propriétaire, avait essayé d'excuser cette tendance à vomir par la nervosité générale. Elle lui avait aussi, avec simplicité, présenté son locataire : « Voici Franz, il habite chez nous. »

Franz n'avait qu'une main ; l'autre était restée à Wiasma, et, comme c'était la main droite, il avait perdu aussi son métier de dessinateur industriel.

Le fil interrompu de la conversation avait été repris.

– Si votre mari ne vaut pas grand-chose, ce doit être pénible, enfin, je veux dire, pénible de s'en sortir.

– Le peu de chose que l'on peut avoir avec les cartes, je le gagne moi-même en cousant à la maison. Cela ne me dit rien d'aller en usine. Ce n'est pas bien de prolonger la guerre, n'est-ce pas ?

– Non, ce n'est pas bien ! répondit-il.

Elle avait le cœur sur les lèvres ; et lui aussi, du même coup. Ainsi, elle faisait de la couture, raccommodait sans doute les uniformes des soldats, et, pendant ce temps, lui se baladait.

– Mais, dites-moi... non, excusez-moi, cela ne me regarde pas.

– Allez-y !

– Eh bien... Je ne risque pas de commettre une indiscretion, puisque nous ne sommes pas destinés à nous revoir... Ce qui m'intéresse... Pourquoi une femme peut-elle bien prendre un mari s'il ne vaut rien ?

– C'est bien simple, mon colonel. Il peut se faire qu'il ait eu très bel air, qu'il ait eu des cheveux noirs et bouclés – on a vite fait de se tromper sur ce que l'on voit, et ce qui s'ensuit dure longtemps.

– Est-ce qu'il boit ? Est-ce qu'il sort avec des femmes ? Pardonnez-moi encore ces questions.

– Même pas, dit-elle, il est simplement paresseux, trop paresseux même pour le cabaret ou pour d'autres femmes.

La seconde vague : hurlements, tremblements, espoir ; on regarde fixement devant soi, avec apathie, et l'homme se sent infime, et veut survivre, et veut passer encore beaucoup de jours au soleil hors de la cave. On apportait dans l'abri des gens inanimés. Toute la rue brûlait, jusqu'aux pavés. Peut-être n'était-ce que la maison voisine. La chaleur augmenta dans la cave. Zecke respirait avec peine et craignait de manquer d'air. On lui tendit une serviette imbibée d'eau. C'était la femme qui la lui donnait ; elle en pressait une aussi sur son

visage. D'autres s'étaient enveloppés de draps mouillés. Une maison s'effondra, avec un fracas terrible.

C'était la maison voisine.

– Où est donc Willem ? demanda la femme.

– Il est monté ; il veut essayer de sauver son orgue de Barbarie, répondit Franz.

Plus un mot. Zecke se sentit défaillir. On lui enleva la serviette des mains. On la lui rendit, fraîchement humectée. La propriétaire était toujours assise sur son banc, les yeux élargis. On transportait toujours des blessés. « Willem » apparut à son tour. C'était un homme âgé ; il avait sur le dos un vieil orgue de Barbarie. Son visage était d'une pâleur de cire. Il s'affaissa.

– Cette fois, l'orgue en a pris un bon coup, dit-il dans un souffle.

Mais lui aussi en avait pris un bon coup. Tandis qu'il traversait la cour, un éclat avait pénétré dans l'instrument, en était ressorti et l'avait blessé dans le dos. Il resta assis, recroquevillé sur lui-même.

Des infirmiers emmenaient les blessés dans un abri voisin. Ils s'approchèrent aussi de Willem. Il gémit sourdement quand ils le soulevèrent. Il ne voulait pas se séparer de son orgue. Finalement, il cria à Franz :

– L'orgue, je te le confie ; fais-y bien attention ; une lira tedesca italienne, une sambuque...

C'était comme un testament.

Soudain, ce fut fini.

Le silence éclata ; comme une bombe.

La porte était ouverte. Des gens descendirent. Il y eut des appels, et même des bruits de querelle. Il s'agissait de répartir le travail d'extinction. Pour finir, tous s'emparèrent de seaux, d'écouvettes, de pelles, et commencèrent à sortir. Ils allaient dans la rue, pour éteindre et déblayer les décombres brûlants de la maison voisine.

La femme...

Elle aussi portait son seau. Il lui rendit la serviette. Mais que pouvait-il encore lui dire maintenant, que pouvait-il lui dire de bon, dans cette cave, près de ruines en flammes, à cette femme, avec son seau à la main ? Lui dire, par exemple, qu'il ne lui donnait pas quarante ans, qu'il lui en reconnaîtait trente, tout au plus ? C'était trop bête, mais ce qu'il avait sur les lèvres était plus bête encore. Elle le libéra de toute obligation. Elle remarqua son embarras et sourit. Elle sourit d'un air de compréhension et de condescendance, empreint d'une légère tristesse ; elle sourit, cette fois, de tout son visage, qui était couvert de suie et de poussière de chaux.

Alors, il dit encore quelque chose. C'était encore passablement bête, mais déjà justifié puisqu'elle souriait :

- Vous avez des yeux de vingt ans.
- Les yeux seulement, mon colonel, et c'est bien peu.

Zecke se rendait à Wannsee par la S-Bahn.

Il souriait au souvenir de cette aventure.

Une Berlinoise peut donc avoir de tels yeux, un tel sourire, même au cœur de la catastrophe.

Une romance...

Il trouva les Wittstock dans l'abri. C'était un abri différent de celui qu'il venait de quitter. Aménagée autrefois en bar et ornée d'objets anciens, cette cave, depuis le début des bombardements, était devenue le lieu de séjour de la famille.

Zecke salua distraitement le fils des Wittstock.

- Alors, tu es en permission ? Cela existe donc encore ?

- Non, pas en permission. Je suis venu pour raison de service, pour accompagner un convoi de grands blessés. On est en train de dissoudre notre hôpital complémentaire. Tous ceux qui peuvent marcher sont déjà partis par leurs propres moyens.

Zecke avait appris par Mme Wittstock que son fils s'était engagé comme infirmier et avait été envoyé à Buckow.

– Alors tu vas aussi venir à Berlin?

– Non, la compagnie sanitaire reste là-bas ; il faut que je sois rentré demain.

Zecke était absorbé ; il n'avait pas encore secoué le souvenir de cet autre abri – la femme, et Franz, et Willem avec sa sambuque.

– Bien, bien, dit-il.

Et il n'était guère possible de voir ce qu'il pouvait y avoir de bien dans tout cela.

– Toute ma classe a été appelée, reprit le jeune Wittstock ; les autres sont à la Flak ou dans les Jeunesses hitlériennes. Mais moi, cela ne me disait rien.

– Ainsi, tu n'aspirez pas à la gloire militaire ?

– J'attends la fin.

– Et les autres de ta classe ?

– Ils sont idiots.

Se laisser entreprendre par un colonel sur ses intentions en fait de « gloire militaire » semblait également assez idiot à ce garçon de seize ans, mais sans doute était-ce là une des attributions d'un colonel. Il ne trouvait rien à redire à cela. Mais il fut néanmoins secrètement très satisfait que le colonel Zecke, peu après son arrivée, montât se laver et se débarrasser de la suie et de la saleté recueillies en traversant Berlin.

Quand Zecke revint à la cave, il se trouva seul avec Wittstock.

– Il attend la fin, dit celui-ci au bout d'un moment.

Il faisait cette remarque au sujet de son fils qui venait de partir pour aller voir un camarade qui n'était pas « idiot ». Mais elle n'était pour lui qu'une transition pour aborder son sujet préféré.

– Il attend la fin de l'époque saturnienne !

– Oui, répondit Zecke, qui connaissait déjà ce thème.

– On dirait que tu es d'humeur laconique, ce soir ?

– Oui, répondit Zecke. Au fait je ne me représente toujours pas très bien ce que tu appelles saturnien ?

– Une influence, montant de profondeurs confuses, et s'exerçant dans tous les domaines – art, littérature, politique –, le règne de l'uniforme, de ce qui fermente, bouillonne, est en devenir.

– Pourquoi pas « création du monde », pendant que tu y es ?

– Pourquoi pas, en effet, c'est exactement ce que je veux dire.

– Oui, dit encore une fois Zecke.

Création au cœur des bidons de soufre qui explosent, de la fumée qui vous étouffe presque. En effet, pourquoi pas ! Et si une romance reste encore possible, eh bien, création encore ! J'aurais bien dû demander son nom à cette femme.

Wittstock parlait toujours. C'était un besoin. Il parlait du pouvoir de l'inconscient, en vint à s'étendre sur les différents potentiels d'inconscience qui existent chez les différents peuples, puis considéra l'influence qu'exerce cette force obscure sur la politique et sur l'art. Zecke ne lui prêta de nouveau attention que lorsque ses considérations devinrent plus objectives, plus concrètes et, lui semblait-il, plus raisonnables.

Il parlait de peintres, et de la manière dont lignes et formes se dissolvaient.

– Quand les Français sont en révolte contre la raison, disait-il, ils nous offrent un Matisse, un Braque, la ligne devient couleur, l'image une bouillie en ébullition, et, en littérature, surréalistes visions et hallucinations sont alors la grande mode.

– Et tout est remis en question, et l'homme est désemparé et se lamente, comme Job, intervint Zecke. Quoi qu'il en soit, il s'agit alors de l'expression d'une recherche sur le plan métaphysique. Nous autres, Allemands, connaissons aussi tout cela, mais ceux d'entre nous qui cherchent Dieu sont toujours, que ce soit avec le pinceau et la couleur, ou

sur les terrains de la pensée abstraite, représentés comme des êtres dénaturés ; ils ont toujours été pourchassés. Jusque-là, je te suis encore, mais quand tu prétends voir dans les exclamations et les balbutiements de nos brigands et dilettantes politiques actuels une puissance issue de l'inconscient ou de quoi que ce soit, je ne comprends plus. Tu dis « saturnien » ; je répons « paralysie »...

– Je me demande ce que vous avez toujours contre le Troisième Reich.

C'était un accent nouveau ; cela mit fin à cet entretien qui n'était que propos décousus et, de la part de Wittstock, déroboade devant une discussion solide.

Splüge, l'hôte de chaque jour, était entré ; il avait une serviette de cuir et un paquet sous le bras. Il les déposa sur la table et se mit à déballer.

– Conserves et spiritueux, dit-il – puis il énuméra : Du corned-beef, des langues de mouton, un cervelas long comme le bras, du cognac Hennessy et du kirsch. Vraiment pas de quoi se plaindre. Et encore des cigares, et des cigarettes. Et ceci pour madame !

Madame n'était pas dans la cave ; elle était en haut, dans l'appartement. Splüge tenait à la main une boîte de cigarettes russes.

– Provenance directe de Moscou, pris en livraison avec tout un état-major russe. Ils ont repassé l'Oder en nous laissant tout cela. D'ailleurs, j'ai l'intention de faire un saut jusqu'à l'Oder, pour une journée par exemple, peut-être dès demain.

Splüge, qui était dans la cave comme chez lui, avait sorti des verres. En venant, il avait déjà ouvert l'une des bouteilles. Il remplit les verres et leva le sien.

– Au Troisième Reich ! Ou à ce que vous voudrez. Aujourd'hui, il s'est passé chez nous des tas de choses. Conférence de presse en très petit comité, une douzaine de personnes et aucun représentant de la presse étrangère. Il est

bien pâle, notre docteur. Cela lui va bien. Et, comme on dit, il a lâché le morceau. À la bonne vôtre ! Je ne vois rien d'autre à ajouter !

Les révélations du ministre de la Propagande semblaient être de poids. Splüge avala un deuxième verre, remplit ceux des deux autres, qui ne buvaient pas aussi vite, puis le sien, pour la troisième fois.

Le lieutenant de la Section de presse Splüge était sensiblement plus jeune que Zecke et que Wittstock. Zecke avait cinquante-deux ans, et Wittstock en avait juste cinquante. Splüge venait de fêter son trente-quatrième anniversaire. Zecke connaissait depuis longtemps la famille de Splüge, dont le père était un avocat renommé. Il avait vu le jeune Splüge se rendre à l'école, avec un gros cornet de bonbons ; et, plus tard, il avait dû admirer ses diplômes. C'était un garçon très doué et classé bien au-dessus de la moyenne pendant ses années d'école ; puis il avait fait ses études à l'École supérieure technique ; en dehors de cela, il s'était intéressé à toutes sortes de choses, à la peinture, à la musique ; son goût pour la vie de bohème avait coûté fort cher et avait causé beaucoup de tourment à son père, tout en le préparant mal lui-même à l'une des professions auxquelles donne accès l'enseignement supérieur. C'est ainsi qu'en 1933, au changement de régime, il dirigeait un orchestre de jazz. Puis un jour, par l'entremise de son père, qui portait l'insigne, il avait obtenu au Parti une situation qui lui assura une ascension rapide, foudroyante même, et le mena pendant la guerre à l'un des postes clés du nouveau Reich.

Vicco Splüge était maintenant un homme fait ; il avait une telle maturité qu'il pouvait même considérer avec une cordialité légèrement condescendante ses amis plus âgés : Wittstock, dont il n'estimait guère les écrits, mais qu'il appréciait pour son savoir quasi encyclopédique et aussi pour la société sans doute assez mêlée, mais toujours distrayante, qui fréquen-

tait chez lui; et aussi le colonel Zecke, bien qu'il fût, en sa qualité d'officier de l'état-major général, un élément incertain et, depuis le 20 juillet, extrêmement suspect. Cependant, Zecke continuait à faire autorité à ses yeux. D'ailleurs Splüge faisait, à l'égard des idées du Parti, maintes réserves personnelles. Mais oui, il était loin de souscrire à toutes les sottises que l'on commettait; avant tout, il était resté un homme privé, avec des idées et des tendances qui lui étaient propres. Le Parti, c'était son gagne-pain – mais ses amitiés ne regardaient que lui.

Il en était à son cinquième ou à son sixième cognac.

Splüge alluma un cigare et, tout en tirant les premières bouffées et en le regardant d'un air de connaisseur se consumer en cendre blanche, il dit :

– Je le répète, nous n'avons pas à nous plaindre, car tout va magnifiquement pour nous, pour toute l'élite! Où trouverait-on autant de libéralisme! Aucune démocratie ne pourrait m'offrir la liberté dont je jouis ici. Je peux, sans rien déboursier, me promener à travers l'Europe entière. J'ai plus d'argent que je n'en aurais jamais pu gagner autrefois. Je continue à recevoir mon ancien traitement de rédacteur en chef, je suis lieutenant à la compagnie de propagande, où je touche ma solde, et, en plus, on me paie tous mes articles; tout cela réuni fait des sommes telles que je ne pourrai jamais les dépenser.

– Il faudra que tu paies, et bientôt!

– Si tôt que cela, crois-tu, Herbert?

Splüge saisit son verre et le vida d'un trait.

– J'en ai bien aussi l'impression, sapristi! Ne va pas t'imaginer que je ne vois pas aussi bien qu'un autre que nous allons à une catastrophe définitive et qu'alors il faudra payer! Mais il faut finalement payer pour tout. Si tu mènes une existence de bourgeois, il te faut la payer par de l'ennui. Mais si tu es, comme dans le Troisième Reich, un flibustier de l'Europe, et si tu peux, pendant quelques années, t'appropriier tout ce

dont tu as besoin, eh bien, tu le paies par une petite catastrophe européenne !

La sirène.

– Encore ! Comme si cela ne suffisait pas pour aujourd'hui !

Splüge remplit de nouveau les verres et resta assis. Zecke n'avait pas envie non plus de se lever. Seul, Wittstock avait bondi et préparait son bagage d'alerte. Zecke pensait à la cave-abri de l'Alexanderplatz, il pensait à la femme...

– Il faudra donc payer. D'ailleurs, le Führer distribue maintenant des capsules de poison, comme un brave oncle des bonbons.

Toujours ce son traînant de la sirène et le grondement d'avions lourdement chargés. Une détonation – les verres tintèrent sur la table. Mme Wittstock, très excitée, traversa la cave.

– Albert, où es-tu donc ?

Wittstock les exhorta :

– Herbert ! Vicco ! Vous n'entendez pas ?

Splüge l'envoya promener.

– Ah ! Fous-moi la paix – pardon, madame ! – avec ta sirène, laisse-moi tranquille avec ta tranchée ridicule.

Mme Wittstock, sans plus attendre, courut devant. Son mari, chargé de diverses choses et de la valise d'alerte, jeta encore un regard autour de lui et haussa les épaules.

– Comme vous voudrez, mais quand on voit, le lendemain, les cadavres calcinés que l'on retire des caves...

Splüge l'interrompt.

– Des cadavres de toutes sortes, j'en ai vu assez... Tu ne me feras pas peur... Bon, le voilà parti, et madame aussi ! Mais la bouteille est vide ! Tiens, en voilà encore ! On en ouvre une autre, hein, Herbert ?

Splüge versa à boire, dans de grands verres cette fois, pour Zecke et pour lui-même. L'abri était un semi-abri, avec des

sacs de sable entassés devant la fenêtre. Une nouvelle bombe tomba ; on eût dit que le mur de sacs allait s’effondrer. Le sol vacilla, quelque chose tomba là-haut, dans la maison.

– C’était rudement près !

– Ce n’est pas à nous que cela peut faire peur. Ce n’est pas pour nous. Où en étions-nous ? Qu’est-ce que je disais ? On est toujours interrompu, ici. Ah oui ! notre docteur, avec son visage pareil à un masque blanc, à la conférence de presse. C’était peut-être bien la dernière qu’il donnait. La force de résistance des Allemands, disait-il, la grande offensive qui se prépare à l’Est, la lutte jusqu’au dernier homme... Tu me suis, Herbert ?

– Oui, je suis.

– Eh bien, c’est sur ce sujet, et sur la division qui règne dans le camp ennemi, qu’il nous a demandé d’écrire ; il nous a priés de l’aider, par tous les moyens dont dispose encore la presse, à galvaniser le peuple en vue de cette lutte jusqu’au dernier homme. Et de ne pas manquer de dire que cette lutte finale changerait la face des choses. « Mais surtout, disait-il, ne me croyez pas assez idiot pour y croire moi-même. La débâcle allemande est inévitable, ajoutait-il. Mais j’ai tout de même une ambition – tu ne l’as pas vu, Herbert, pâle et distingué comme l’ange Gabriel – et je l’aurai jusqu’à mon dernier souffle : je veux que dans cinq cents ans on puisse lire dans les livres d’histoire que le peuple allemand n’a pas capitulé, mais qu’il est mort en combattant, et grâce au seul mérite du Dr Goebbels, ministre de la Propagande. »

– C’est à cela que l’on reconnaît...

Grondement souterrain, ils le sentirent sous leurs pieds : c’était, loin de là, au cœur de la ville, un vrai tapis de bombes.

– Que l’on reconnaît quoi ? Que veux-tu dire, Herbert ?

– Ton ange déchu, et toute la clique déchuée de la Wilhelmstrasse et de la Vosstrasse – tous ces messieurs croient réellement que l’histoire du monde est un opéra de Wagner. Ils ne

comprennent pas que des coquins qui s'avèrent si lamentables au moment du règlement de comptes final seront purement et simplement éliminés par l'histoire.

Le tressaillement, sous leurs pieds, ne cessait plus.

– Mais j'ai aussi la capsule, Herbert. C'est Goebbels qui me l'a donnée. J'en ai même deux, et la seconde est pour toi. Je te la donne, prends-la donc. Tu ne peux pas savoir : le réverbère, les Russes, rien n'est impossible par les temps qui courent ; il vaudrait mieux que tu aies quelque chose de ce genre.

Le colonel Zecke prit la capsule remplie de poudre blanche. Il la déposa soigneusement dans son portefeuille. Ce garçon-là avait raison ; on ne pouvait jamais savoir ! C'était un mystérieux trésor que l'on enfermait dans sa poche intérieure, une sombre porte que l'on pouvait ouvrir brusquement ou laisser fermée.

Zecke se sentit à l'étroit dans la cave. Il se leva et, soudain, se trouva dehors. Le ciel était étrange, un nuage était empourpré par un gigantesque incendie et cette lumière rouge et sans ombre se réfléchissait sur la terre. Zecke se jeta sur le sol. Une touffe d'herbe devant son nez était d'une grandeur surnaturelle, et nue et hérissée de piquants comme un grand cactus du désert. Berlin était ourlé des feux de l'incendie dont le cœur était au centre de la ville, du côté du château, de l'hôtel de ville, de l'Alexanderplatz.

Les unités de bombardiers s'éloignèrent. C'était la fin de l'attaque. L'instant était venu où les survivants se séparaient des morts.

Splüge était toujours assis à la même place. Il fixa d'un œil hagard Zecke, qui rentrait et reprenait sa place.

– Ne crois pas, Herbert, que la vue de Berlin, lorsque je le traverse, ne me fende pas le cœur. Voir toutes ces rues, ces maisons, ces gens...

Il cherchait une image. C'était son métier de trouver des

images pour exprimer l'horreur. Mais la langue était impuissante ; aucune expression ne convenait.

– J'y suis ; mais non, ce n'est pas cela, ce n'est jamais tout à fait cela.

– Cela vaut mieux.

– Qu'est-ce qui vaudrait mieux ?

– Que tu ne te contentes pas d'une vaine comparaison.

– Ma vie est ratée, Herbert. Je n'ai rien réussi. Je n'ai pas encore prononcé une seule parole sincère, et pourtant il faut déjà que je tombe dans la grande marmite, avec le pantin au masque blême, avec tous les autres. Oui, c'est cela, présenter comme lui un masque, tout en gardant un cœur de glace. Si astucieux, mais si froid. Tant de femmes et si peu d'amour. Sa Magda se débat comme une lionne, elle veut partir avec ses six enfants, quitter Berlin. Il ne la lâche pas ; il la tient. À vie commune, destin commun ! Dans sa maison de campagne, ses enfants et sa femme étaient dans la cave : lui et un autre – mon supérieur direct – étaient restés en haut et regardaient au loin Berlin en suivant, dans le ciel nocturne, le déroulement de l'attaque. Viendrait peut-être un temps où il ne voudrait plus vivre ; et il se demanda encore, sans perdre de vue la ville qui se convulsait sous les bombes comme dans les affres de l'agonie, comment ses enfants pourraient vivre dans un monde pareil. Puis, tous deux firent les cent pas sur la terrasse pendant la moitié de la nuit, discutant la question de savoir si quelqu'un, fût-ce même le père, avait le droit de décider de la vie ou de la mort d'un enfant. Il dit que oui, et que c'était même un devoir de décharger un enfant mineur d'une décision qu'il ne pouvait pas encore prendre lui-même.

À vie commune, destin commun ! Cela vaut pour les enfants, et aussi pour moi, Vicco Splüge, enfant mineur. Et moi qui voulais tant être majeur, et être grand et pouvoir alors... alors, dans la grande marmite !...

– Je vous en prie !...

Wittstock était revenu. Il entra dans la cave avec sa femme et son fils.

– De quoi nous pries-tu? Me voilà justement en mesure de te répondre.

– Je vous prie tous les deux de baisser un peu le ton!

– Parle plus clairement; on dirait que tu as encore quelque chose sur le cœur!

– C'est vrai. Il vient de se passer un incident très regrettable, très désagréable pour tout le monde. Une partie de votre conversation défaitiste a malheureusement été entendue de la cave voisine, à travers la cloison. Avez-vous donc tout à fait oublié qu'un fort gentil colonel d'aviation habite avec sa femme au-dessus de nous? Il se fait qu'il a des enfants. Eh bien, imaginez un peu: il est rentré à l'improviste, est venu me trouver et m'a déclaré qu'il ne voulait pas que l'on pût le croire capable d'une dénonciation, d'autant plus qu'il s'agissait d'un officier de même grade que lui; or ses enfants étaient absolument déconcertés que des officiers supérieurs et des fonctionnaires du Parti pussent tenir des propos aussi défaitistes sur l'avenir de l'Allemagne.

– Eh bien, j'espère que tu as dit au colonel ce que tu pensais de tout cela!

– Ce que j'en pense? Qu'entends-tu par là, Herbert? Que veux-tu insinuer?

– Mon bien cher Wittstock, si tu avais seulement la moitié de ton bon sens d'autrefois, si tu avais toujours le même courage, tu l'aurais saisi par le col et tu lui aurais dit: « Mon cher colonel, si vous aimez encore vos enfants, préparez-les à voir, d'ici quelques jours, les blindés russes devant la porte de cette demeure; expliquez-leur qu'on accrochera alors à la fenêtre un drapeau blanc et dites-leur encore tout ce qu'il est d'usage de faire quand toute une ville capitule. » C'est ainsi, seulement ainsi, que tu aurais dû lui parler. Quant à toi, il y a longtemps que je voulais te le demander: vas-tu peut-être

te décider, cinq minutes avant la fin, à te représenter clairement la situation? Sur quoi, sur qui comptes-tu encore? Sur ce fantôme tremblant, sur celui qui a entraîné l'Allemagne à sa perte et ne veut toujours pas comprendre que maintenant son heure a vraiment sonné!

On frappa à la porte.

– Ça y est, tu vois!

– Qu'est-ce qui y est, intellectuel surexcité que tu es, que veux-tu que je voie?

Mme Wittstock ouvrit la porte. C'était l'officier aviateur, le colonel Aachern; elle le fit entrer. Le colonel Aachern esquissa un salut, ignora la chaise que Wittstock lui offrait, ignora même Wittstock, son voisin, ainsi que Splüge, et s'adressa exclusivement à Zecke :

– Qu'un officier supérieur, en uniforme, ose prononcer les paroles que j'ai été obligé d'entendre est à mes yeux la cause véritable de l'effondrement de l'Allemagne. En temps de guerre, il n'est pas permis de renier le serment prêté au commandant en chef!

– Oh!

Zecke ne sut d'abord quoi dire d'autre. Où était-il soudain tombé? Où se trouvait-il encore? Dans un monde qu'il croyait déjà réduit à l'état de poussière, un monde où l'on parlait encore du serment au drapeau. Il ne savait que trop bien quel terrible engagement c'était d'avoir prêté solennellement serment, il savait que cela pouvait refouler, même chez les meilleurs, toute possibilité de compréhension, tout sens de la responsabilité, et même toute mise en garde de sa propre conscience. Mais ce qui ne lui aurait semblé que naturel chez ses amis encore imprégnés de l'ancienne tradition ne lui paraissait pas admissible chez cet officier encore jeune, d'autant moins qu'il s'agissait d'un officier de l'armée de l'air. Après l'accident mortel et assez suspect de Mölders; après le suicide d'Udet; après que l'inspecteur de l'armée

de l'air Galland, vu le désaccord existant entre la réalité et les ordres reçus, eut jeté toutes ses décorations aux pieds de Goering; depuis que l'armée de l'air ne pouvait plus, en aucune mesure, répondre aux exigences dont elle était l'objet et que les hasards de la guerre l'avaient désorganisée et démoralisée aussi complètement que la marine après la Première Guerre mondiale, il ne pouvait croire à la sincérité de l'attitude du colonel Aachern. Il était impossible qu'il fût à tel point inébranlable, cela dépassait l'imagination! Ce serment au drapeau n'était qu'une mince tenture derrière laquelle il s'abritait, une planchette lui assurant un bon maintien. Enfin, puisque la question du serment au drapeau et de l'intégrité de l'uniforme était posée, il fallait qu'il parlât.

– Voilà trente-quatre ans que je porte l'uniforme, dit-il à voix basse et comme se parlant à lui-même. Les gouvernements ont changé et j'ai prêté serment trois fois. La dernière fois, il est vrai, nous avons prêté serment non pas au drapeau, non pas à un principe, comme c'était la tradition en Prusse, mais à un individu. Cela doit-il nous rendre capables d'oublier le principe? Avons-nous le droit, liés que nous sommes à un individu qui n'incarne plus ce principe – et qui même, je le prétends, ne l'a jamais incarné –, d'aller jusqu'à «surjouer la guerre»?

– Voilà encore – pour parler avec mesure – une affirmation inouïe, monsieur Zecke. Et «surjouer la guerre», qu'entendez-vous par là, monsieur Zecke?

– J'entends par là qu'on est en train de «casser du bois» partout, que nous sommes au bout de notre rouleau et n'avons plus les moyens de vaincre le reste du monde, armé au maximum.

«Casser du bois!» Une telle expression ne pouvait laisser insensible le commandant d'escadrille aérienne Aachern. Il était cantonné au camp d'aviation de Rechlin. Des quatre-vingt-dix appareils que comprenait autrefois son escadre, il n'y

en avait plus que cinq, ou à la rigueur six, qui pussent voler. Tout le reste gisait dans les hangars, démolis ou endommagés par les bombes.

– Vous le savez aussi bien que moi, camarade Aachern, dit Zecke, nous n'avons ni assez de matériel ni assez d'hommes !

Il savait bien pourquoi il insistait sur ce fait auprès du colonel d'aviation.

C'est vrai, pensait Aachern. Pour ainsi dire pas de carburant, pour ainsi dire pas d'huile, pas de radar ; et les appareils définitivement hors d'usage. Le nouveau Messerschmitt prévu pour la chasse a été transformé en appareil de combat, et nous devons toujours voler avec ce vieux coucou de Me 62.

– Exact, exact... dit le colonel Aachern. Je n'en déplore pas moins qu'une telle conversation ait pu avoir lieu sous ce toit, dans notre maison, ajoute-t-il en se tournant vers Wittstock.

Il était toujours debout. De nouveau invité à s'asseoir, il accepta enfin une chaise ; mais, l'éloignant de la table, il la repoussa jusqu'au mur avant d'y prendre place.

– Surjouer la guerre ? J'entends par là que, dans cette guerre déjà perdue, après avoir envoyé les soldats à la mort, nous y envoyons également leurs femmes et leurs enfants, et sans même avoir le moindre but politique ou militaire. Nous en sommes là... Nous brûlons déjà la semence, monsieur Aachern !

Exact encore... les enfants de l'école de vol à voile qui, après un court entraînement, doivent monter sur le Me 62 et piquent du nez au premier vol, on peut bien, en effet, les appeler la semence.

Aachern était assis, raide ; d'un regard sombre, il examinait la société qui entourait la table. Que faisait-il là, et surtout avec sa femme ? Il devrait au moins renvoyer Lisa, elle n'avait pas besoin de respirer aussi cet air empoisonné. Mais à quoi bon, après tout ?... À dire vrai, il lui avait déjà entendu exprimer des opinions à vous faire dresser les cheveux sur la tête.

Splüge avait déjà préparé les verres ; il y en avait un pour le colonel d'aviation. Il versa de la liqueur aux femmes et put aussi offrir ses cigarettes russes. Le colonel Aachern aurait certainement dédaigné ce cognac et cette société s'il n'avait pas eu en poche cet ordre X reçu le jour même à l'état-major de l'armée. Il n'avait jamais parlé de ces choses-là avec d'autres. Il avait toujours fait ce qu'on lui demandait. Sans plus. Résoudre les difficultés – assez grandes en vérité – était l'affaire des supérieurs ; à quoi bon, par conséquent, ajouter ce fardeau aux siens !

C'était son point de vue. En tout cas jusqu'à ce jour. Peut-être fallait-il le réviser ? Zecke avait finalement raison sur beaucoup de points.

À vrai dire, il n'était même plus possible de prendre la responsabilité de faire décoller ses hommes avec lui. Alors, cet ordre ? On lui enjoignait d'assurer, par le nettoyage du ciel au-dessus de Berlin, l'arrivée d'un avion postal atterrissant à minuit trente en provenance du nord. Mais avec quoi l'assurer ? « Par tous les moyens dont on disposait », disait l'ordre ! Ainsi donc, avec les cinq ou six appareils subsistants. Et l'ordre disait encore : « Si la protection ne peut être assurée par les armes, que ce soit par télescopage. »

Par télescopage !

– Nous en sommes encore au cognac, dit Splüge, et les autres en sont déjà au cyanure. Quelques-uns au véronal ou à la morphine.

Télescopage...

Le regard du colonel Aachern allait de l'un à l'autre : de cet officier d'état-major à cheveux gris, qui, encore jeune capitaine, avait combattu devant Verdun, puis, plus tard, devant Moscou, à ce qu'il avait compris, à l'autre, lieutenant seulement, mais haut placé dans le Parti (quel jargon, pourtant : cyanure, véronal !). Télescopage... Qui avait pu avoir l'idée d'un ordre aussi insensé, maintenant que la constitu-

tion d'unités de télescopage s'était révélée une erreur totale ? Et l'imitation des aviateurs de la mort japonais n'avait rien donné non plus. Une idée que le maréchal de l'air avait dû avoir dans un moment d'ivresse ; Galland ne s'était pas privé de lui dire rondement ce qu'il en pensait. Et le général n'avait laissé planer aucun doute sur le fait qu'il avait à exécuter l'ordre reçu sous menace de mort.

Aachern entendait à peine ce que l'on disait, et ceux qui étaient assis autour de la table respectaient son air absent : il devait avoir toutes sortes de raisons d'agiter de sombres pensées.

– Ah oui, le Dr Lemke ! J'ai enfin réussi à l'atteindre, dit Zecke. Non, pas de cyanure. Un cas tout différent, camarade Aachern – car il essayait malgré tout de lui faire prendre part à la conversation. Le Dr Lemke est très différent et c'est dans une certaine mesure pour prendre le contre-pied de cette atmosphère de fin du monde que je voulais raconter, et surtout à vous, colonel Aachern, ma rencontre avec le Dr Lemke et son histoire qui remonte déjà à quelques jours. Le Dr Lemke est un vieil ami que j'aime beaucoup, un homme très intelligent ; il est à la tête d'une grosse imprimerie et publie en outre une revue scientifique. J'avais un besoin urgent de le voir. J'allai donc chez lui. En prévision de « l'imminence du règlement de compte historique », disait-il, il avait conduit sa famille sur les bords du lac de Constance. Puis il s'était rendu au vieux et célèbre collège de Groningen pour y chercher son fils de quatorze ans. Tandis qu'il se trouvait là, les avant-gardes blindées américaines s'étaient approchées jusqu'à vingt-cinq kilomètres. C'est alors que commencèrent vraiment ses aventures. « Mon cher colonel Zecke, me dit-il, je sais que ce que j'ai fait est parfaitement déraisonnable. J'aurais pu très facilement me camoufler là-bas. La direction de l'école m'avait offert dans cette intention un poste d'économiste et j'étais déjà presque décidé à l'accepter. Mais je me

suis dit tout à coup : “Non, ta place est à Berlin, à ton poste, tu ne peux pas laisser tes gens au moment de la défaite.” Au dernier moment les Américains s’étaient encore rapprochés – je louai très cher un attelage de chevaux et un break de chasse, et nous partîmes vers l’est à bride abattue. En ligne droite et en plein à travers l’armée allemande en déroute. J’ai vu pêle-mêle tous les corps de troupes, le simple soldat qui ne veut plus rien savoir et celui qui fait demi-tour. Plus aucune autorité, plus d’ordres, débâcle totale. Après cinq heures de voyage, nous tombâmes dans une attaque aérienne près d’une petite station de chemin de fer. Croyez-moi, Zecke, quand, dans une guerre moderne, un pays est vaincu dans les airs et que la nation ennemie y exerce entièrement le contrôle, il n’y a plus rien à faire ; aucune opération militaire, aucune sorte de résistance n’a plus de sens – tout est illusoire, tout est fini. Les bombardiers légers américains contrôlent les routes et les lignes de chemin de fer ; dès le lever du soleil, aucune locomotive ne peut plus rouler, aucune colonne, aucune auto, aucun attelage ne peut plus se montrer. Les bombardiers légers sont là et lâchent leurs obus sur tout. J’ai vécu cela, j’ai abandonné la voiture, j’ai continué par le train ; et, vingt kilomètres plus loin, nouvelle attaque de bombardiers ! Il a fallu descendre au milieu du parcours, chercher abri sous un tunnel. Les bombardiers ont pulvérisé le train sur le pont ; les projectiles ont traversé le tablier et éclaté parmi nous. Je me suis trouvé mêlé à cette confusion de civils, de vieilles dames, de jeunes enfants et de militaires. J’ai vécu la panique et vu de jeunes officiers perdre entièrement le contrôle de leurs nerfs. Croyez-moi, les cinquante ou cent soldats qui se trouvaient là ne seront plus bons à se battre au cours des semaines suivantes. Tout est fini : c’est la débâcle totale ! » C’était mon vieil ami Lemke qui me racontait cela. Il parle de règlement de compte et n’a jamais caché son refus d’admettre Hitler, qu’il considère comme la cause initiale de la catastrophe

qui s'abat sur l'Allemagne. Mais si ses hommes sont voués à l'anéantissement, il ne peut pas les laisser tomber ; même s'il n'a pas prêté serment.

– Eh oui ! Il s'est senti responsable de son équipe ! dit Aachern. Lui, du moins, en a encore une ! Je n'ai même plus cela ; depuis des mois déjà, je n'ai plus d'équipe.

Quand il était arrivé chez les chasseurs, le ton qui régnait parmi eux lui avait déplu. Il avait déploré leur laisser-aller et leur manque de discipline militaire.

Mais depuis que les autres sections avaient, en grande partie, été dissoutes, et que tous, qu'ils appartenissent à des unités de transport, de combat ou de reconnaissance, avaient été versés dans les chasseurs, il avait regretté l'ancien état de choses. Car, depuis lors, l'esprit de camaraderie avait cessé, et il n'y avait plus la moindre discipline. Le camp grouillait de soldats condamnés en conseil de guerre pour raisons personnelles, politiques ou autres, ou pour avoir parlé trop haut du mauvais état du matériel. On voyait là des dégradés – jusqu'à des colonels portant au cou la Croix de fer et qui n'étaient plus que soldats de première classe. C'était la fin, la fin de tout... L'un se sauva, l'autre tomba malade, le troisième, pris de panique et abandonnant son unité, vola d'une traite jusqu'à Trèves, où son moteur explosa. Quand l'ancienne équipe fut dispersée, c'en fut fait également du moral. Et cet état de choses disparut à son tour et il ne resta même bientôt plus rien de cet étrange ramassis.

Et maintenant... le télescope !

– Oui, dit Aachern, la remarque de votre ami au sujet du contrôle de l'air n'est que trop juste. Le reste sans doute aussi. Et je reconnais que vous aviez raison au sujet de mes enfants.

Aachern regarda Zecke droit dans les yeux. Il avait presque le désir de s'expliquer avec lui, mais d'homme à homme, naturellement. Cet ordre de mission lui trottait dans la tête. Il ne pouvait s'en débarrasser. Mais non, il fallait qu'il réglât

la question tout seul. Il se leva brusquement, prit congé de Mme Wittstock en lui baisant la main et dit aux autres :

– Je vous remercie de votre accueil et vous souhaite une bonne nuit.

Accompagné de sa femme, il sortit de la cave.

Le colonel Zecke parcourut une dernière fois la ville bombardée et saignant de multiples blessures. Il suivit des yeux un tramway qui, mal graissé, cliquetait sur les rails. Il vit les gens chargés de valises, gagnant perpétuellement les abris, vit les femmes en train de faire la queue pour la répartition du ravitaillement ou se rendant avec des seaux à la plus proche fontaine. Quelques conversations, qu'il eut encore avec Wittstock, s'avèrent aussi stériles que les précédentes. Il ne voyait plus le colonel Aachern ; de Splüge, il apprit seulement, par un mot que celui-ci lui avait laissé, qu'il était parti pour deux jours sur le front de l'Oder.

Quand il retourna à Karlshorst, à l'école du génie, et qu'il suivit le chemin habituel qui menait de la cantine aux bureaux, tous les visages lui semblèrent différents. C'était frappant. S'adressant à un homme qui avait l'air particulièrement égaré, il lui demanda :

– Dites-moi, mon ami, qu'y a-t-il ? S'est-il passé quelque chose par ici ?

– Vous ne savez pas encore ?

– Non, quoi donc ?

– Les Russes ont déclenché leur attaque. Ce matin, vers quatre heures, il y a eu deux heures de feu roulant. Nous avons entendu jusqu'ici les détonations de l'artillerie lourde. Ils ont franchi l'Oder.

Au bureau du régiment, les informations s'appuyaient sur des conversations téléphoniques officieuses et sur des rumeurs. D'après celles-ci, les Russes étaient en effet parvenus en deçà de l'Oder, mais avaient été ensuite repoussés. En tout cas ils avaient lancé cette offensive avec un extra-

ordinaire déploiement d'artillerie et une grande supériorité de matériel.

Dans les bureaux, une autre surprise était encore réservée à Zecke. On le pria d'attendre l'officier adjoint et il apprit que le bureau du personnel avait enfin envoyé un ordre de marche ne concernant toutefois que le colonel Zecke. La section d'instruction des commandants de régiment s'était maintenant enfuie en Bavière et c'est là, près de Ratisbonne, qu'il devait la rejoindre. Pour établir son itinéraire, il eut recours à la carte renseignée.

– De l'Elbe à l'Oder, nous avons une fine taille de guêpe. Avez-vous déjà remarqué, commandant, que la partie de l'Allemagne qui est encore à nous ressemble exactement, sur la carte, à un sablier ? Au nord, il en reste un peu, au sud aussi, et, entre les deux – c'est-à-dire ici, autour de Berlin –, se trouve la partie mince par laquelle le sable s'écoule.

L'officier adjoint n'était guère disposé à donner de la carte une interprétation aussi sombre. Pourtant il ne pouvait rester entièrement insensible à la justesse de cette comparaison ; et il lui semblait même que les remarques de ce colonel, qu'il avait jusque-là considérées comme des manifestations de cynisme et d'arrogance, dévoilaient soudain une réalité désagréable qu'il était impossible d'ignorer plus longtemps.

– Ainsi donc, expliquait Zecke, penché sur la carte, puisque la route par Leipzig et Nuremberg est déjà aux mains des Américains, je serai obligé de passer par Prague pour gagner Ratisbonne !

Encore une de ces paroles qui vous mettaient hors de vous ! L'officier payeur sursauta, lui aussi, comme piqué par une tarentule, mais, obéissant sans doute à la même pensée que l'officier adjoint, il se pencha de nouveau sur ses écritures.

Zecke reçut de l'officier adjoint sa feuille de route.

Le trésorier lui remit un bon lui permettant de toucher à la cantine des provisions pour le voyage. Il se révélait à cette

occasion peu rancunier, car, en dépit de son évidente réprobation, il avait ajouté une bouteille de cognac à l'énumération détaillée des articles qu'il fallait donner au colonel.

On prit rapidement congé.

Avec politesse et froideur, constata Zecke, une fois dehors.

Il devait rencontrer encore une fois cet officier payeur, mais dans un monde entièrement transformé. Ce fut au milieu de quelque cinq mille prisonniers civils et militaires que, placé un jour en face d'un individu à l'uniforme plus que défraîchi, il reconnut en lui le trésorier de l'école du génie. « Non, est-ce possible ? C'est vous ? dut-il alors s'entendre dire. Non ! Vous ne vous doutez pas de la joie que c'est pour moi ! Nous étions à cette époque tellement exaspérés par vous, par votre "bien le bonjour !" et par toutes vos remarques ! Vous ne nous preniez jamais au sérieux, et c'est maintenant seulement que je vois combien vous aviez raison et qu'auprès de vous nous raisonnions comme des enfants ! »

Cela se passa quelques semaines plus tard.

Pour l'instant, Zecke était encore à Berlin ; il se rendait de l'école du génie à la station Karlshorst de la S-Bahn. Il entendait derrière lui des tirs d'artillerie lourde, mais encore isolés, et si éloignés que ces grondements de tonnerre ressemblaient à un simple coassement de grenouilles.

Les adieux aux Wittstock furent, eux aussi, laconiques, mais d'une autre manière. En dépit des formules de cordialité, l'essentiel resta, jusqu'au dernier moment, inexprimé.

Avec le minimum de bagages – un sac à dos et une serviette de cuir –, il prit la direction de la gare d'Anhalt. Comme celle de Potsdam, c'était un immense agglomérat de bâtiments brûlés que ne hantaient plus que des ombres. Ombres aussi, les wagons qui glissaient silencieusement avec leur feu rouge. Et surgis de ce monde des ombres, les soldats chargés de toutes sortes de bagages se hâtaient à travers la gare.

Zecke arrêta un employé :

– Je voudrais partir en direction de Dresde et Prague.

– Alors, quai V, on y forme justement un train ; il y a déjà huit wagons ; il ne manque plus que la locomotive.

– Quand part-il ?

– Dans cinq heures au plus tard, en principe. Question de chance !

Zecke, avançant à tâtons dans l'obscurité, trouva les wagons, monta dans l'un d'eux et tomba, là aussi, sur une assemblée d'ombres muettes. À la lueur d'une allumette, il aperçut une place libre.

– Vous permettez ?

– Je vous en prie.

– Où allez-vous ?

– Vers le sud, camarade !

On ne parlait plus, même sur les quais, que de directions assez vagues, et celles-là mêmes se réduisaient maintenant à nord ou sud.

– J'espère que nous aurons la chance de partir. La prochaine attaque ne doit pas être loin... Et en pleine gare... La nuit ne sera certainement pas tranquille.

Vous n'arriverez pas à me faire peur, pensa Zecke.

Il avait du pain, un morceau de saucisson fumé, des sardines à l'huile ; il avait aussi cent cigarettes et, grâce à la noblesse de cœur de certain trésorier, une bouteille de cognac, plus une autre encore, cadeau de ses amis de Wannsee. Aucune alerte ne peut me faire peur et je n'endosserai certainement pas mon sac pour partir à la recherche d'un abri, au risque de ne plus retrouver le train. Il ouvrit son sac, prit une bonne gorgée de cognac, mangea un petit pain avec un peu de saucisson, but encore, mangea encore une bouchée et but encore une gorgée, et encore une autre, jusqu'à ce que la bouteille fût presque vide. Et maintenant, adienne que pourra ! Un seul mot d'ordre : courage !

Zecke se laissa aller. Au début, des images le berçaient

encore : Wittstock et dame Wittstock, Splüge, ce pauvre Goya manqué, et l'homme-qui-avait-eu-tellement-de-chance et avait maintenant les traits de Knauer, et les dames Putlitzer et Halen, et l'inconnue de l'Alexanderplatz, avaient maintenant un visage ; et il revit Lena (mais quand cela pouvait-il bien être ?), Lena en large robe à plié, avec un chapeau de paille en roue de voiture, ce devait être aux régates de Kiel... durant tout son séjour à Berlin, il n'avait plus pensé à sa Lena. Il sombra dans une fosse profonde et fut englouti par les ténèbres. Cela dura jusqu'au moment où des rumeurs s'élevèrent autour de lui, et où les ombres s'éveillèrent à une vie de fantômes. Elles glissaient près de lui, chargées de sacs à dos. Puis ce fut de nouveau le silence.

– Il y en a encore un, là !

– Hé, colonel, réveille-toi ! Alerte !

Il tendit la main vers sa bouteille, avala ce qui restait au fond et ouvrit la seconde. C'est le moment de boire... *Prosit*, mes enfants, *Prosit*, vous tous que j'aime. Le sage parcourt les huit pays barbares, se lave dans les quatre océans, escalade les cinq monts sacrés, rentre ensuite chez lui, regarde son mur nu, et là finit sa vie. Un colonel prussien se contente de moins, il commence déjà son voyage au pays des barbares, un saucisson fumé est son viatique, le cognac son nectar, et il ne se laisse pas impressionner par une alerte idiote. Ces avions, pourtant, font un bien vilain bruit. Et voilà des bombes qui éclatent, de vraies bombes. Je serais bien fâché si j'étais à jeun. Je risquerais de me lever et de fuir. Heureusement je reste là, d'excellente humeur, et je n'essaie pas de calculer s'il y a là-haut une ou deux escadres.

Les bombes se succédaient.

Berlin brûlait, comme la veille, comme l'avant-veille, comme chaque jour. Des flammèches pénétraient en tourbillons dans la gare, des flammes léchaient la nuit. Cette fois, il n'assistait plus de loin au spectacle, comme à Wannsee, il

n'était plus dans une cave sous une maison ébranlée par le bombardement ; il était au cœur même du bouleversement infernal. La pourpre de l'incendie éclairait le wagon. Des appareils en flammes sillonnaient le ciel en titubant.

Zecke avala encore une bonne rasade et resta à sa place.

– Un type formidable, ce Zecke ! « Entre un ordre et une conversation il faut savoir faire la différence ! » a-t-il l'habitude de dire. Celui qui n'est capable que de donner des ordres n'est pas tout à fait un homme. Et entre les principes et les individus il y a aussi des distinctions à faire...

C'était Aachern qui s'exprimait ainsi, le colonel d'aviation Aachern.

Il a été injuste envers les anciens équipages de chasse : quelle importance cela peut-il avoir, après tout, que la casquette soit mise quelquefois de travers, que les tifs soient d'un centimètre trop longs ? Ce n'est pas l'uniforme qui compte, c'est le bonhomme qui est dedans.

Il est un peu tard pour s'en rendre compte.

Les jeunes sont tous nettoyés : abattus, le nez de l'appareil enfoncé dans le sol, expédiés stupidement à une mort absurde. De qui dispose-t-il encore ? De trois jeunes gens, et deux vétérans... ultime réserve de l'armée de l'air.

Maintenant je patauge en pleine mélasse ; elle ne pouvait guère être plus épaisse.

Telles étaient les réflexions que se faisait le colonel d'aviation Aachern à huit mille mètres au-dessus de Berlin. Il commandait un groupe de six appareils, le sixième étant celui qu'il pilotait lui-même. « Groupe d'avions ennemis à huit mille ! » Tel était le dernier renseignement que lui avait transmis le radar ; ensuite plus rien, il s'était détraqué, puis avait cessé complètement ; plus moyen de compter sur lui.

Il volait à huit mille mètres à cinq cent soixante à l'heure.

Avec ses six appareils et leurs trente-six pièces, et bien que privé de radar, il avait mission d'attirer un certain nombre de Mosquito dans son champ de tir.

Il faut être fou pour donner des ordres pareils! Le général avec ses bandes rouges au pantalon, ses jambes torsées de cavalier, ce petit homme si drôle avec son nez rougi au porto, à présent n'était plus drôle du tout.

«Il faut que l'avion-courrier passe! Vous en répondez sur votre tête, Aachern!» Très joli tout cela, mais comment? Avec les armes de bord ou en télescopant l'adversaire?

Au fait où sont-ils donc? À huit mille, avait dit le radar – et ce fut tout... muet, détraqué, éliminé, mort... mort!

Aachern vit au-dessous de lui le jaillissement des bombes, et remarqua au-dessus de lui des éclairs rouges : c'étaient les étincelles de mise de feu électrique des bombes éclairantes que l'on désamorçait. Alors ils sont en haut, au-dessus de moi! Je vire sur la gauche et je grimpe! «Virage à gauche, altitude dix mille», transmit-il par radio aux quelques pauvres types qu'il commandait encore, à ses cinq bonshommes correspondant aux indicatifs de Crocodile, Éléphant, Caruso, Serpent et Putois. Mais son Messerschmitt 109, cette putain de cage à poules, pouvait atteindre, en mettant les choses au mieux, onze mille, et, dans l'état où il était pour le moment, dix mille, alors que les Mosquito, autant qu'on en pouvait juger, volaient à quatorze mille. Aachern voyait le jaillissement des explosions, il voyait tomber les fusées éclairantes : elles restaient suspendues à six mille mètres, longues traînées blanche, rouge, jaune, verte ou bleue, puis tombaient goutte à goutte dans la nuit jusqu'à trois mille mètres, avant de se dissoudre et d'être remplacées par d'autres. Le secteur qu'elles délimitaient s'étendait de la porte de Brandebourg à l'aérodrome de Tempelhof et de Neukölln à Schöneberg, ce qui représentait la partie sud de Berlin, c'est-à-dire exactement le secteur qu'il avait mission de protéger pour que

l'avion-courrier puisse passer. En bas tout était éclairé comme en plein jour : il distinguait parfaitement la porte de Brandebourg, la gare d'Anhalt, et, telle une fine aiguille, la colonne de la place Belle-Alliance.

À l'intérieur de ce secteur délimité par les bombes éclairantes, ils vont déverser toute leur cargaison. Impossible d'exécuter l'ordre reçu, le sacrifice serait inutile ! Il aurait dû y penser plus tôt ; ce qu'il aurait dû faire, c'était rassembler ses gars, leur faire comprendre que la situation était sans issue, puis décoller et virer immédiatement vers l'ouest. Trop tard. Il est en plein dedans, il est en train de survoler le secteur maudit, de le traverser au beau milieu, et tombe précisément sous l'averse des bombes. Des ombres fugitives indistinctes le croisent et le dépassent comme des fantômes. Demi-tour, il faut sortir d'ici ! Oh ! hisse ! Virage à gauche ! Aachern conduisit son appareil hors du cercle infernal, obliqua vers la gauche et prit de la hauteur, et les autres le suivirent. À ce moment-là il vit juste au-dessous de lui les flammes des pièces de D.C.A. ; il ne manquait plus que cela, aller se fourrer dans le tir de sa propre D.C.A. ! Des boules de feu grimpaient du sol, décrivant des trajectoires de comètes, et explosaient de tous les côtés, à droite, à gauche, au-dessus et au-dessous des appareils, par paquets entiers. Projecteurs, incendies allumés à l'instant ou remontant déjà à plusieurs jours. Le doigt pâle d'un projecteur, puis un second se posèrent brusquement sur Éléphant.

Éléphant transmet un message : « Éléphant à Colombe : touché par la D.C.A. ! suis touché par projectile D.C.A. ! » Puis, une seconde fois, le même appel de détresse : « Suis touché ! suis touché ! Éléphant à Colombe : obligé descendre, saute parachute, saute parachute ! »

Puis le silence – encore un de moins !

Où sont les autres ?

« Colombe à tous, Colombe à tous... »

En bas, au sol, un cercle bien délimité, un chaos en ébullition, des pâtés de maisons entiers enveloppés de capuchons de fumée, des jaillissements de flammes rouges perçant l'épaisse couche de fumée qui masque tout : ce sont la Potsdamer Strasse, la Yorckstrasse, et la gare de marchandises qui brûlent, et ne sont plus qu'un îlot de fumée aux bords rougeoyants.

Où sont les Mosquito ?

Aachern hurle dans son appareil de radio :

– Tuba, tuba ! Coucou, coucou ! Où sont les appareils ennemis ? Quelle est leur direction de vol, leur altitude ?

Le poste de direction au sol de Stade ne répond pas ; il reste aussi muet que le radar.

Où sont les autres ? les cinq autres ? Au fait, ils ne sont déjà plus que quatre, ou même trois : un vétéran et deux gamins, et c'est lui qui les a foutus dans ce chaudron de sorcière.

« Colombe à tous ! Colombe à tous ! Colombe à tous ! »

Pas de Victor, pas de Ricardo, pas de « compris » ni de « pas compris ». Personne ne répond plus, personne !

En dessous de lui, Berlin, illuminé d'une lueur fantastique. Aachern n'a plus qu'une idée, échapper à la gueule de l'enfer, sortir de cet espace entouré comme d'une clôture par un barrage de bombes éclairantes. Mais il n'arrive pas ; il est aveuglé ; il n'est plus fait pour les vols de nuit, il ne voit plus clair... Espèce de fou avec ton nez rougi par le porto, la mission que tu nous as confiée est absurde !... Et Zecke ? oui, Zecke, où est Zecke ?... S'il pouvait lui parler ! On devrait parler ! Il faut toujours parler !

Trop tard ! trop tard ! Cela ne sert plus à rien maintenant de se rendre compte.

Il faut qu'il donne l'ordre de fin d'attaque ; c'est la seule chose qui lui reste à faire. Aachern fonce, retombe dans le cercle infernal, traverse d'un vol incertain la lumière crue du

secteur sans ombre limité par les barrages, en ressort pour pénétrer de nouveau dans la région peuplée d'ombres fugitives et de reflets fantastiques.

« Coucou! Coucou! »

Le directeur de vol au sol reste silencieux.

« Colombe à tous... »

Plus de Crocodile, plus de Putois, plus de Couleuvre, plus de Caruso, plus personne, plus un seul!

« Colombe à tous!... Mission impossible!... Mission a échoué! échoué, échoué!... Décrochez, décrochez, décrochez! »

Plus de Victor, plus de Ricardo! Plus personne!... Je suis seul. Aachern, après avoir piqué sur un adversaire imaginaire, redressa son appareil et reprit de la hauteur; le sang se retira de sa tête et l'obscurité se fit de nouveau devant ses yeux: tout se brouillait, il ne distinguait plus rien, pas plus qu'à travers une plaque de verre dépoli; il était « nettoyé », il tremblait, la sueur lui sortait par tous les pores; il eut un instant d'inconscience, puis revint à lui, se retrouva dans cet univers d'ombres qui dégringolaient de partout: un cataclysme de fin du monde; comme une étoile qui éclaterait et dont les fragments, continuant à flotter dans l'espace, brilleraient de toutes les couleurs du spectre.

Et l'ordre qu'il a reçu? n'est-il plus valable? est-il toujours valable? est-il toujours valable pour ceux d'en bas?

C'est fini, bien fini... Le monde où l'on donne et reçoit des ordres, englouti, enfoui sous les détritrus, disparu dans la fumée. Qu'est-ce que je fiche encore ici?

Hop! hors d'ici! Oui, mais aller où? C'est sans issue. Avant tout, il s'agit de se tirer de là, que ce soit vers l'ouest ou vers le sud, peu importe! Je mets ma boussole sur le sud.

Une dernière tentative: « Colombe à tous! Colombe à tous! Mission impossible! Mission a échoué... échoué... échoué. Décrochez! décrochez! »

Un fantôme volant adressait des ordres à deux hommes ayant à peine trente ans et à trois jeunes gens de dix-huit ans qui, carbonisés, pulvérisés ou criblés d'éclats d'obus, s'étaient effondrés jusqu'au sol.

Une lampe rouge s'alluma : ... le réservoir d'essence avait soif. Puis la seconde lampe rouge s'alluma : partout des feux rouges, dans l'avion, au-dessus de Berlin, partout c'était la fin.

Aachern s'éveilla brusquement de sa torpeur inconsciente. Mon temps est limité, se dit-il. Plus que dix minutes ! Plus que cinq minutes !

Il faut sauter ! Il faut sauter !

Puisque la mort n'avait pas voulu de lui, il lui fallait agir, absolument agir – c'était la seule pensée qui lui restait, rien d'autre n'existait plus. Saute ! Saute ! Et il se dit plus fort encore : saute ! Il détacha la ceinture, enleva les écouteurs de radio de son casque, ramena ses jambes sous lui, appuya sur le levier rouge, sur le levier de déclenchement du couvercle de la cabine, appuya avec ses deux pieds sur le manche à balai, prit de l'élan et fut projeté vers le haut.

Il compta machinalement : « Un... deux... trois. »

Il actionna le parachute et se mit à flotter. Quel monde allait-il trouver ? Est ? Ouest ? No man's land ? Il faisait nuit et, en bas, rien ne bougeait. Pas de canons, pas de bruit, pas d'incendies – pas de conversations dans la cave. Le monde, en bas, dormait. Un large ruban clair. Il passa par-dessus. C'était une autoroute, mais laquelle ? Celle de Breslau, de Leipzig ou de Cologne ? Il était pourtant peu vraisemblable que ce fût celle de Cologne. La touffe d'une forêt approchait. Ses pieds frôlèrent la cime des arbres. Une odeur de pin remplit ses narines ; le lourd parfum de la terre. Il fut entraîné vers la gauche, plongea vers un layon et glissa encore jusqu'à l'espace libre d'une prairie. Un léger souffle d'air gonfla encore une fois le parachute ; il plana encore un peu, puis sentit sous ses pieds la terre ferme.

Sous ses pieds seulement... Avoir volé, quelques instants à peine auparavant, dans un avion filant à une vitesse vertigineuse, en être descendu en glissant à travers les nuages, et se retrouver maintenant sur le sol, dans l'herbe moelleuse, c'était là un changement brutal. Délivrée pour un moment de la nécessité d'agir, sa volonté fondait aussi, elle qui lui avait fait si longtemps manœuvrer le manche à balai, le levier de gaz, le levier de déclenchement de la cabine et la corde du parachute. Il se laissa aller, telle une créature désemparée tombée du ciel. Puis il se mit en marche, traversa en trébuchant la prairie, atteignit un chemin et suivit l'ornière creusée par les attelages jusqu'à ce qu'il rencontrât une route.

Il aperçut un poteau indicateur.

À la lueur d'une allumette, il déchiffra : Stadtroda. Qu'était-ce ? Où était-ce ? Il y avait encore un écriteau indiquant la direction de Kahla. Cela ne lui dit rien non plus. Finalement, il revint jusqu'à la prairie, longea une réserve de pins, avança encore un peu et aperçut une maison. C'était une métairie isolée, avec un large porche. Un chien se mit à aboyer. Par la fente d'une porte mal close, il aperçut une lueur jaune. Le chien grogna furieusement ; la porte s'ouvrit.

Le colonel d'aviation se présenta :

– Aachern !

– Rudi Paul, cochons d'Inde « en gros », dit l'autre. Mais, par le Ciel, d'où venez-vous ? que voulez-vous ?

– D'où ? d'où ? de là-bas ! – d'un geste vague, Aachern montrait le mur, puis le plafond. Oui, exactement de là-bas... de Berlin.

– Ah bon, de Berlin ? Vous êtes parti depuis longtemps ?

– Oui, depuis assez longtemps, une demi-heure, peut-être plus.

M. Paul le vit battre des paupières, aperçut un tressaillement autour de sa bouche, se rendit compte qu'il était sur le point de sangloter. Puis il remarqua que cet uniforme en

désordre était celui d'un aviateur. Il avait été aviateur, lui aussi ; il était capitaine pendant la Première Guerre mondiale.

– Voyons, commencez par vous asseoir. Reposez-vous. De Berlin, dites-vous, du cœur du Troisième Reich ? Vous arrivez ici au moment précis où le Troisième Reich se disloque. À Ulrichswalde, devant l'auberge, les derniers soldats viennent de décrocher, un lieutenant et quatre hommes. Les quatre hommes ne voulaient pas, mais le lieutenant voulait. Hier, sur l'autoroute, on a déjà vu passer des Américains.

Aachern était assis sur une chaise confortable. Les meubles étaient rustiques, mais anciens : ils étaient cossus et assez beaux... L'homme qui était devant lui le fit penser au colonel Zecke.

– Où suis-je ? demanda Aachern.

– En Thuringe, non loin de Gera, par Ulrichswalde, chez le Dr Paul. J'ai aussi été aviateur, mon cher monsieur ; j'étais avocat et j'avais une clientèle à Gera. Le Troisième Reich m'a retiré le droit d'exercer. Puis j'ai attendu la fin du Reich millénaire avec des cochons d'Inde que ma femme élevait et revendait à des laboratoires. Maintenant, cochons et Troisième Reich, tout est fini. Voilà où nous en sommes, mon garçon.

– Oui, fini, tout est fini !

– Oh, non ! Tout recommence.

Aachern buvait à petites gorgées une tasse de thé que Mme Paul avait placée devant lui.

Il put enfin, en phrases hachées, parler de sa mission, de la perte du Caruso, de l'Éléphant, du Putois, et de son atterrissage sur la prairie.

– Et maintenant, que va-t-il se passer ?

– Maintenant tout va changer.

– Les Américains...

– Ils sont déjà à Gera, et ils ont continué sur l'autoroute en direction de Chemnitz. On peut s'attendre à les voir apparaître ici à l'aube.

- Les Américains... captivité.
- Avez-vous de la famille, monsieur Aachern?
- Une femme et deux enfants, à Berlin-Wannsee.

Le Dr Paul examina l’oiseau déplumé qu’était le colonel. Il a tout de même compris, à la dernière minute; il a encore essayé de sauver du gâchis son Caruso, son Putois, et tous les autres. À quoi cela avancerait-il que ce pauvre diable, après toutes ces aventures, disparût finalement derrière les barbelés? Mais lui, l’avocat Rudolf Paul, qui avait dû subir rue du Prince-Albert interrogatoire sur interrogatoire et avait attendu la fin de cet État de l’injustice comme la trompette du Jugement dernier, pouvait-il, en tant qu’avocat de la justice, alourdir ses premiers pas dans un ordre nouveau par un secours qui n’était peut-être pas très conforme aux principes qu’il prétendait défendre? Tout cela n’a pas de sens, mon cher Rudi, se disait-il. Toi aussi, tu as vécu, en plein ciel, des heures angoissantes; ne t’a-t-on pas alors également porté secours? Il faut donner des vêtements civils à cet homme, cela semble évident. D’autres, par centaines de milliers, rendent en ce moment le même service. Au nom de quoi? Au nom d’un état de détresse... de détresse générale...! Car c’est bien cela qui se passe... dans tous les coins du pays.

- Alors, vous avez envie d’être fait prisonnier?

Aachern le regardait, les yeux agrandis, c’était tout.

- Alors, attendez un peu.

Le Dr Paul quitta la pièce. Il ne tarda pas à revenir et déposa devant Aachern un pantalon et une veste de paysan. Celui-ci retira son uniforme et mit ces vêtements, qui avaient une odeur de terre. Alors seulement il prit conscience de la pleine signification de cet instant.

- Et ça, là, ne vaudrait-il pas mieux le brûler?
- Oui, brûlons-le... Ah, Dr Paul!

Il lui serra la main.

Le colonel Zecke émergea de profondes ténèbres. Autour de lui, du brouhaha, des cris. Des gens passaient en courant devant la fenêtre. Zecke ne savait pas où il était ; il essaya de renouer avec ce qui s'était passé.

Les gens couraient en hurlant :

– Les rails... les rails...

Qu'avait-il à faire de rails ? Que se passait-il avec ces rails ?

Les rails... la voie avait été touchée, et précisément la ligne qui devait être utilisée pour quitter la gare. Zecke se rappela où il se trouvait et comprit que ce rail endommagé représenterait de nouvelles heures d'attente.

– Il va falloir attendre jusqu'à l'aube ! criait-on.

Il ne restait encore une fois que la bouteille. Zecke la porta à sa bouche et la vida jusqu'à la dernière goutte. Prolonger cet état... Il y parvint si bien qu'espace et temps s'abolirent autour de lui.

Quand il ouvrit de nouveau les yeux, il faisait grand jour. Les roues, sous lui, roulaient. Le train passa devant une barrière fermée, puis longea des champs de betteraves et de pommes de terre. Le soleil brillait ; rien ne rappelait Berlin, l'immense ville qui s'étendait derrière la ligne d'horizon, attendant son destin.

À Buckow régnait encore un silence presque total. La petite ville, située à l'orée d'une forêt et au bord d'un lac, était en dehors des grandes routes, à l'écart de la débâcle qui déferlait près de là. Quelques états-majors des services de l'arrière y avaient établi leurs quartiers, et la nuit on entendait, assourdi par la forêt qui séparait la ville de la grand-route, le gronde-ment des camions de ravitaillement qui passaient par là ; les trente kilomètres qui séparaient Buckow de l'Oder avaient jusqu'alors suffi à la tenir à l'abri des aviateurs ennemis.

Les Russes étaient installés sur l'Oder depuis près de trois mois. Une fois, ils avaient franchi le fleuve, puis avaient été arrêtés et rejetés sur l'autre rive. Pourquoi d'autres tentatives ne seraient-elles pas également repoussées ? Pourquoi l'offensive allemande, sur laquelle on comptait, ne chasserait-elle pas de l'Oder, et jusque dans leurs vastes steppes, ces Russes de cauchemar ?

Dans cette nuit du 15 au 16 avril, l'établissement thermal était, lui aussi, plongé dans une paix profonde. C'était le printemps, et la nuit, déjà avancée, s'inclinait à la rencontre d'une journée nouvelle. Le médecin-capitaine Dallmann, l'adjudant du service de santé Wustmann, des auxiliaires et des infirmières s'éveillèrent... tous à la même minute. Un réveil s'était mis à sonner et ne s'arrêtait plus.

Nouveau bruit.

Une secousse souterraine, si légère qu'elle ne fit même pas tinter le verre sur la table de nuit. Un bruit différent de tous ceux que l'on entendait d'habitude. Mais l'adjudant Wustmann et Stroh, le chauffeur, et quelques infirmiers qui avaient fait la campagne de l'Est, et aussi le médecin-lieutenant Heide, furent aussitôt éveillés ; ils surent sans hésitation de quoi il s'agissait : d'un pilonnage d'artillerie.

Cela dura une heure et demie.

Une ambulance chargée de blessés arriva. Il n'y avait là rien d'extraordinaire. Peu après, une deuxième ambulance suivit. Buckow n'était pas sur la route, et pas encore dans la direction de l'attaque. Pourtant il ne pouvait être question de panser soigneusement une telle masse de blessés. On ne pouvait que leur donner les premiers soins. Ordre était de les évacuer sur Werneuchen, non loin de là, où était déjà installé un poste de secours. La compagnie sanitaire était motorisée. Il y avait des camionnettes, des ambulances et aussi des voitures particulières, et il y avait à peine trente kilomètres jusqu'à Werneuchen. Mais là attendait déjà un ordre de repli sur Weissensee.

Weissensee : c'était déjà aux confins de Berlin.

Le médecin-lieutenant Heide, l'adjudant Wustmann, du service de santé, Stroh, le chauffeur, deux infirmiers de première classe et le jeune auxiliaire Wittstock étaient restés en arrière. Ils avaient pour tâche de régler tout ce que la compagnie sanitaire, partie à l'improviste, avait dû laisser en souffrance, et devaient rejoindre ensuite leur unité. Mais ils ne purent que continuer à donner des premiers secours et s'occuper d'acheminer les blessés qui arrivaient.

Deux jours et deux nuits. Buckow et le secteur qui s'étendait devant jusqu'à l'Oder étaient encore en dehors des zones de combat. Mais ambulances et camions chargés de blessés venant des secteurs voisins rejoignaient Buckow, situé un peu à l'écart. Le médecin-lieutenant, l'adjudant, les infirmiers de l'établissement appelé « Calme des bois » ne dormaient plus. Blessés des unités de la D.C.A., du « Volkssturm¹ », des Jeunesses hitlériennes, de la division de S.S. Nordland : bras déchiquetés, éclats dans les cuisses, dans les fesses, dans le ventre, brûlures, uniformes souillés, linges tachés de sang... comme une chaîne sans fin, les corps blêmes passaient entre leurs mains. Le moral de nombreux blessés était curieux à observer. Il y avait des crampes musculaires, et jusqu'à des paralysies vocales, provoquées par un choc. Tous avaient été amenés du nord directement sur le front. Un sous-lieutenant, la bouche tremblante, dit :

– Docteur, tout est en ruine, tout est pulvérisé, plus de front, ils arrivent...

Plus au nord, le front était rompu. En direction de Küstrin et de Francfort, de fortes unités tenaient sans faiblir leurs anciennes positions. Cela dura trois jours. Le troisième jour, le médecin-lieutenant, l'adjudant et les trois infirmiers

1. Troupes constituées en 1945 à l'aide de tous les hommes valides, non mobilisables en période de guerre normale (*N.d.T.*).

grimpèrent à leur tour sur le camion chargé d'instruments démontés.

Tous étaient moulus, vidés, n'aspiraient qu'à dormir. Seul le chauffeur était encore capable de garder les yeux ouverts. Sur la route, défoncée par les bombes, on n'avancait que lentement. Jusqu'à l'embranchement de la route de Freienwalde à Berlin, où l'agitation cessa presque complètement. Derrière soi le grondement du front, à droite et à gauche; dans les champs, des bombes qui tombaient. Au-dessus d'un bout de forêt, au-dessus des cimes d'une réserve de pins, hurlaient des bombardiers légers. Des salves de mitrailleuses balayaient la route. Le médecin-lieutenant et les auxiliaires ouvraient à peine les yeux. Ils n'étaient plus que des chenilles ivres de sommeil. L'adjudant Wustmann leva un instant la tête, cligna des yeux à la lumière et vit qu'ils étaient irrémédiablement empêtrés dans un embrouillamini de véhicules, d'attelages, de voitures démolies par les bombes ou entrées les unes dans les autres.

– Eh bien ! dit l'adjudant Wustmann.

– Eh oui ! répondit Stroh.

Paysage familier. Le même que sur la Vistule, le même que sur le Dniepr, le même qu'autrefois derrière le Don et derrière le Mious.

Paysage familier. Route familière... Route de retraite.

À des éléments du train disloqués et à des troupes de la zone des étapes qui fuyaient en désordre se mêlaient déjà des débris du front; d'abord des services de l'avant, puis des troupes entières d'une division aérienne dispersée près de Freienwalde. Puis des civils, des femmes avec des voitures d'enfant, des chariots, des brouettes, des hommes avec des bicyclettes, des paysans de la région, et aussi des attardés du grand convoi de réfugiés venant de l'est, des travailleurs étrangers, français, russes, polonais, hollandais.

Et Splüge aussi, le Splüge-Goya ! Le « j'y étais ! »

Dans la nuit qui avait précédé le début de l'offensive, il était allé sur l'Oder. Il était allé là où il y avait quelque chose à voir. Sur l'autre rive se trouvait le village de Güstebiese. Un bac permettait autrefois de s'y rendre. À cet endroit, les Russes avaient construit un passage et établi sur le fleuve une tête de pont qu'ils avaient tenue avec acharnement. D'un poste avancé, Splüge avait vu le pont – pont de la mort, pont du diable, pont de Berlin : ainsi l'avaient baptisé les Russes. C'était, fraîchement taillée dans le bois, une bande large de huit mètres, sortie de l'Oder en une nuit ; depuis lors, pendant des semaines, il avait servi d'objectif aux artilleries de division et de corps d'armée et aux stukas. Durant des jours et des nuits, le feu n'avait pas cessé et les eaux grises de l'Oder, des deux côtés du pont, étaient restées houleuses, l'avaient parfois submergé, entraînant dans leurs profondeurs des hommes tués par les bombes, des chevaux, de lourdes charges. Cadavres d'hommes et de chevaux, madriers, morceaux de pont allaient à la dérive. Mais le pont avait tenu ; à ses extrémités arrachées grouillait une foule grise de sapeurs qui s'affairait avec des câbles, tapait, martelait, colmatait, tombait à l'eau, soufflée par les bombes, par les tirs de 280, puis était là de nouveau, armée de marteaux, de haches, de scies ; et, de part et d'autre du fleuve, les rives se transformaient. Le sol était labouré par les obus, hachuré par les grenades, et chaque entonnoir devenait un atelier de charpentiers et de forgerons. Depuis le début, la rive orientale, sur des kilomètres, avait été une véritable colonie d'artisans. La forêt riveraine s'était éclaircie et avait disparu jusqu'à quelques rares arbres restés debout, et l'on avait apporté des troncs de loin. Durant des jours et des nuits, il y avait eu des détonations, des tourbillons de fumée noire, de l'eau qui bouillonnait, et, quand la fumée se dissipait, le pont était là de nouveau et, de même qu'hier et qu'avant-hier et que tous les autres jours, il était chargé d'hommes, de chevaux, de voitures, long ruban

gris qui n'en finissait pas, dévidé par la tête de pont, de se déployer lentement vers l'ouest.

Le pilonnage avait surpris Splüge dans le village de Letschine, exactement au milieu de l'espace qui séparait la première ligne de la seconde; des projectiles, provenant de pièces d'artillerie à longue portée, tombaient sur le village, sur les maisons bourrées de soldats. Dehors, des éclairs fulgurants sillonnaient les champs et on voyait s'élever des champignons de fumée et de terre. Il était venu pour voir... mais à quoi lui servaient toutes ces images dans sa tête, si cette tête, ou toute sa personne, devait se trouver écrasée sur le mur de la plus proche maison par quelque projectile! Plutôt rester dans le village, s'engouffrer dans le premier abri venu, dans le trou le plus profond qu'il pût trouver! Mais qu'apporterait l'heure suivante, qu'apporterait la fin du bombardement, et le matin suivant?

– Continuez sur Quappendorf! dit-il à son chauffeur.

Ce n'était pas possible; on ne passait pas. Les colonnes du train, avançant lentement, les obligèrent à descendre de la route. Ils revinrent vers Letschine, suivirent la route qui courait parallèlement aux deux lignes de front, essayant d'atteindre par des détours la seconde ligne, mieux fortifiée, afin de gagner ensuite la route de Berlin. Ce fut encore impossible. Cette route-là aussi était exposée au feu de l'artillerie lourde et de l'artillerie de campagne, et c'était un feu meurtrier.

La bataille de l'Oder était commencée.

La dernière grande bataille en Allemagne. Et Splüge se trouva au cœur de la mêlée. Il l'avait voulu ainsi; pas tout à fait ainsi, pourtant. Il n'avait pas voulu se trouver avec les autres dans la grande marmite. Les bords de la marmite lui auraient bien suffi pour tout voir. Dans l'heure qui suivit, Splüge ne vit rien, n'entendit plus rien. Même par la suite, ses yeux et ses oreilles ne purent percevoir que des fragments

isolés de la grande fugue. Un village n'était plus un village. Une route n'était plus une route. Des flammes jaillissaient des toits et il pleuvait des tuiles brûlantes. Chevaux, voitures, et, dans cette confusion, un canon de la D.C.A. avec ses trois tubes jumelés dressés vers le ciel.

Splüge et son chauffeur mirent presque une journée entière à venir à bout de cette courte étape. Avant d'arriver aux positions de la deuxième ligne, ils remarquèrent de violentes fusillades et de violents tirs de mortiers. Des soldats allemands étaient face à l'Oder. Ils avaient abandonné leurs positions avancées et ils reculaient, mais en bon ordre et en se battant, adossés à la deuxième ligne fortifiée qu'ils atteignirent presque en même temps que Splüge.

Celui-ci fut conduit par des boyaux jusqu'à l'état-major pour qu'on y examinât ses papiers. L'officier du Deuxième Bureau les regarda et les posa devant lui sur la table. Il offrit à Splüge une cigarette et fit quelques remarques sur la situation.

– Les batteries russes doivent littéralement se toucher sur des kilomètres et des kilomètres de largeur et de profondeur, dit-il. Nous en avons déjà vu de toutes sortes, mais c'est la première fois que l'on voit pareille canonnade. Enfin, l'attaque est à peu près enrayée et la situation déjà stabilisée !

Un état-major n'est pas le front, il est facile de garder son sang-froid dans un état-major ! pensait Splüge. Et pourtant... cet officier du Deuxième Bureau n'appartient pas aux Jeunesses hitlériennes ; bien qu'il ait tout au plus vingt et un ans, il n'en est pas moins officier de la Wehrmacht, et même officier d'état-major.

Le téléphone sonna.

L'officier du Deuxième Bureau répondit, laconiquement. Il regarda Splüge, poussa ses papiers vers lui et lui fit signe de les reprendre ; il semblait sur le point de le congédier d'un signe de la main. Mais il n'en eut pas le temps. Un événement imprévu changea la face des choses.

Pour la deuxième fois, ce jour-là, la parole fut au front. L'écouteur retomba sur l'appareil. L'officier du Deuxième Bureau, Splüge et un secrétaire qui se trouvait là étaient couchés par terre. Pilonnage d'artillerie, pour la seconde fois ; le premier, avant l'aube, avait duré une heure et demie ; maintenant, au commencement du second, il était exactement seize heures.

– Exactement seize heures, constata l'officier du Deuxième Bureau en jetant un regard sur son bracelet-montre. Cette fois, les Russes avaient réglé leur tir plus en avant, sur la deuxième ligne. Tant que les communications téléphoniques ne furent pas coupées, on put se rendre compte clairement que le terrain était pris tout entier sous le feu qui visait aussi bien les positions fortifiées que les cantonnements d'état-major et les routes situées derrière ces positions.

Splüge était de nouveau bloqué.

Il fut conduit dans un bunker. Un simple bunker de terre qui n'avait pas de double porte isolante mais seulement un grossier coffrage de terre. Il était éclairé à l'électricité, mais celle-ci fut bientôt coupée et remplacée par la lueur vacillante de lumignons.

Des soldats s'appuyaient au mur.

J'y étais... il en avait assez ; il aurait voulu ne plus rien voir, ne plus rien entendre, mais c'est maintenant qu'il le fallait, qu'il fallait voir, et aussi entendre. Combien de temps peut-on supporter cela ? Le claquement de la terre qui retombe, puis jaillit de nouveau, puis retombe encore, sans arrêt, un rythme de meule, un mouvement de tamis, alimenté et entretenu par une cataracte tonnante dans les airs. Un Niagara de fer et de feu, qui ne cessait de pleuvoir, de fouiller le sol, de bouillonner. Et on reste cloué sur place sous ce déluge, sous ce mugissement de mort, ne sachant quand on sera à son tour assommé, écrasé, brûlé, englouti, projeté en l'air, de nouveau plaqué au sol et résorbé dans ce monstrueux déchaînement.

Ne plus écouter! Penser à autre chose!

Il n'y a rien d'autre... Mais si, il y a tant d'autres choses!...

Le drapeau, brûlé, en lambeaux... Idiotie, suprême idiotie. Le drapeau... il y a une poésie commencée dans son bureau, sur la table. Et Leonore, oui, il y a aussi Leonore.

Elle a huit paires de chaussures dans son armoire et cela ne lui suffit pas, il faut qu'elle en achète encore d'autres. Elle est allée voir chez Leiser, dans les grands magasins Karstadt, sur la Hermannplatz, sur le Spittelmarkt chez un gros intermédiaire connu; il n'y en a nulle part, elle n'a rien trouvé, on lui a dit de revenir quand il y aurait des arrivages; alors elle veut aller à Cologne ou, pourquoi pas, à Amsterdam, ou du moins y envoyer un courrier spécial. L'idiote! Comme si l'on pouvait encore aller à Cologne ou à Amsterdam, ou y envoyer un courrier spécial! De plus, elle a fini par avoir son caniche... Je ne lui ai pas mis assez de bâtons dans les roues...

Ces beuglements, ces hurlements, ce fracas d'orgues! Et cet homme dans le coin, un vieux territorial; et son petit doigt, que Splüge examine déjà depuis un bon moment; le doigt d'abord, puis la main, puis tout le pauvre diable. Il tremble lamentablement, et c'est contagieux!

Elle a déjà un canari, et maintenant ce caniche. Et le matin je pourrai toujours le descendre et l'emmener pisser dans le Grunewald.

Leonore... caniche, oiseau, drapeau, près de lui ces visages figés sous les casques – rien ne pouvait lui être d'aucune aide. Son doigt se mit à trembler, le petit doigt d'abord, puis le deuxième, puis le troisième. Combien de temps peut-on supporter cela? Et quand viendra le moment où l'on pourra s'enfuir d'un bond, mais où?... L'officier du Deuxième Bureau en casque est, lui aussi, dans le bunker, et, sur son visage, l'assurance s'est figée en un masque. Les deux mains maintenant – c'est à qui tremblerait le mieux, du vieux territorial ou de lui.

– Tout a une fin!